

Serge BRION

ACTIONS DE RÉSISTANCE ET ARRESTATIONS

DONNÉES TECHNIQUES

Livre édité à compte d'auteur,
33 pages, dont des croquis et photos.

AVERTISSEMENT

Le texte ci-après est la transcription exacte de l'ouvrage.
Les figures 1, 2 et 3 ont été réalisées par M. Chantran à partir des croquis de l'auteur.

RAPPEL

À Compiègne, Serge Brion portait le n° de matricule 29683.

Né le 4 avril 1922, à Paris

DERNIÈRE MISE À JOUR : 22 AOÛT 2018

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

| | | |
|----------|---|-----------|
| 1 | <i>Les débuts</i> | 3 |
| 1.1 | Volonté d'agir | 3 |
| 1.2 | Essai de passage en Espagne | 3 |
| 1.3 | Premier contact avec la Gestapo | 4 |
| 1.4 | Biarritz | 4 |
| 1.5 | Le fort du Hâ | 5 |
| 2 | <i>Activités de Résistance (1943-1944)</i> | 9 |
| 2.1 | À Vengeance | 9 |
| 2.2 | La Gestapo « française » | 9 |
| 2.3 | Prison de Fresnes | 10 |
| 2.4 | L'histoire de Bryan Rafferty | 12 |
| 2.5 | Départ pour Compiègne | 14 |
| 3 | <i>Compiègne</i> | 16 |
| 3.1 | Le camp | 16 |
| 3.2 | Les évasions de Compiègne | 20 |
| 4 | <i>Mon évvasion par tunnel (dimanche 11 juin 1944)</i> | 22 |
| 4.1 | Les origines | 22 |
| 4.2 | Notre tunnel | 23 |
| 4.3 | Mon intervention personnelle | 24 |
| 4.4 | Les quatre derniers jours | 26 |
| 4.5 | Jour J – heure H | 27 |
| 4.6 | La suite de l'évasion | 29 |
| 4.7 | Légendes sur le tunnel | 31 |
| 4.8 | Dimensions du tunnel | 31 |
| 4.9 | Liste des évadés | 31 |
| 5 | <i>Après l'évasion</i> | 33 |
| 5.1 | Avant la Libération | 33 |
| 5.2 | La libération de Paris | 34 |
| 5.3 | Mes camarades en 1945 | 35 |
| 5.4 | Les procès de la Libération | 37 |

1 Les débuts

1.1 Volonté d'agir

Depuis l'appel du général De Gaulle en juin 1940, qui nous avait redonné espoir, j'étais gaulliste de cœur, mais ma participation se limitait à souhaiter la victoire anglaise et l'écrasement de l'Allemagne et à écouter régulièrement la radio de Londres.

Au début de 1943, j'étais en troisième année de médecine, externe des hôpitaux, mais, bien que non menacé par le STO¹, je ressentis le besoin d'avoir une attitude plus active dans la résistance, dont mon frère aîné faisait partie depuis 1940 comme agent de renseignement dans le réseau Castille confrérie Notre-Dame. Je ne souhaitais pas agir clandestinement en France, ne me sentant pas doué pour ce travail et ai donc projeté d'aller m'engager en Angleterre ou en Afrique du Nord en m'évadant de France par l'Espagne.

Notre idée de partir en Angleterre ou Afrique du Nord via l'Espagne s'est concrétisée au printemps 1943, où nous en avons longuement discuté entre Geneviève, Serge Pâris, Guy Thiénot et moi-même. À l'époque, le tournant de la guerre était nettement pris avec le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord de novembre 1942 et la défaite de Stalingrad de décembre 1942-janvier 1943. La décision du STO du début 1943 avait commencé à promouvoir une évasion vers les maquis et le meilleur pourvoyeur des maquis a certainement été le *gauleiter* Sauckel et son STO.

Personnellement, étant externe des hôpitaux et, comme tel, indispensable dans les hôpitaux, je n'étais nullement menacé. Il n'en était pas de même pour Serge Pâris ou Guy Thiénot, qui pouvaient être requis à tout moment et qui s'interrogeaient sur le moyen d'y échapper. Quant à moi, si j'avais envie de me battre contre les Allemands, je n'étais pas emballé par la perspective de prendre le maquis et souhaitais plutôt m'intégrer dans une unité combattante régulière.

Lorsque j'avais fait part de mon désir de départ vers l'Angleterre à mon frère et à mon cousin Jacques Fourmon et de nos hésitations entre l'Angleterre et le maquis, ils m'ont présenté, au RCF², un de leurs amis de 35 à 40 ans, apparemment clandestin, qui allait souvent en Espagne et qui m'a proposé de m'engager, mais je ne me sentais pas une âme d'agent secret et, surtout, ne réalisais pas trop où cela me mènerait.

Vers la même période, j'ai rencontré un vieil ami de mon frère, Jacques Robert, dont je savais qu'il était parti à Londres et qui était de passage à Paris. Nous avons devisé et il m'a simplement demandé de ne pas parler de sa présence aux Champs-Élysées, car il ne souhaitait pas que cela puisse se répéter dans les salons parisiens, mais il ne m'a pas proposé de départ pour l'Angleterre.

Finalement, nous optâmes pour l'Espagne, en avertissant nos familles qui étaient inquiètes et que Guy, avec son humour noir, a rassuré en leur disant : « bien-sûr, nous allons partir avec de grandes pancartes sur le dos où serait inscrit "En route pour l'Espagne" » (il ne croyait pas si bien dire !).

1.2 Essai de passage en Espagne

Deux possibilités s'offraient à nous : passer par l'ancienne zone libre, disparue depuis le début de 1943 comme suite du débarquement en Afrique du Nord, en démarrant depuis Saint-Gaudens pour traverser les Pyrénées, soit une cinquantaine de kilomètres en moyenne

¹ Service du Travail Obligatoire.

² Racing Club de France.

montagne, genre de randonnée pour laquelle nous n'étions pas très préparés physiquement ; ou bien passer par le pays basque avec un passage clandestin physiquement facile, organisé par un curé à Saint-Jean-Pied-de-Port, option en faveur de laquelle était Guy qui avait un excellent ami à Dax, qui était supposé organiser ce passage. C'est cette dernière solution qui fut adoptée, mais avec une division en deux groupes avec, d'un côté, Guy, qui allait directement à Dax où nous devions le rejoindre et, de l'autre côté, les deux Serge, Pâris et Brion, qui partaient par la zone libre avec un arrêt à Clermont-Ferrand où Michel Gautier, marié à mon amie d'enfance Lucile Campagne, faisait son service militaire dans les camps de jeunesse. Nous vécûmes dans ce camp de jeunesse durant quelques jours, puis descendîmes près de Montpellier pour quelques jours chez des amis, après quoi nous reprîmes le train pour Pau et Dax, en passant par Saint-Gaudens où nous hésitâmes beaucoup à descendre, mais sans céder à la tentation du fait de notre rendez-vous à Dax.

Arrivés à Dax sans encombre, nous sortîmes de la gare en évitant les gendarmes français qui gardaient la sortie et nous nous rendîmes à pied à l'adresse indiquée par Guy. Douche froide, nous fûmes reçus assez mal et avec méfiance par les parents du garçon en question, qui n'était pas là. Après un quart d'heure de méfiance, ils nous expliquèrent que leur fils n'était pas là, que Guy avait été arrêté et que la situation était dangereuse, mais ils nous donnèrent quand même l'hospitalité pour la nuit, tandis que nous décidions devant ce départ manqué de remonter faire escale à Bordeaux, où habitaient nos amis Martin, qui m'avaient déjà recueilli lors de l'exode de juin 1940.

Le lendemain, nous repartîmes pour la gare de Dax, évitâmes les gendarmes de faction à l'entrée et prîmes le train omnibus pour Bordeaux. Il était en gare et comportait un wagon cellulaire, où nous vîmes un soldat assis qui se morfondait, ce qui nous fit sourire.

1.3 Premier contact avec la Gestapo

Nous montâmes dans un wagon voisin en première, dans un demi-compartiment à trois places. Peu de temps avant le départ, un homme vint s'installer à côté de nous vers le couloir, mit son chapeau sur sa face et se mit à dormir. Quelques minutes après le départ du train, un homme fit irruption dans le compartiment revolver au poing tandis que le dormeur se relevait brusquement, également armé, tous deux beuglant « police allemande » en nous enjoignant de ne pas bouger. Malgré notre surprise, je me débarrassais subrepticement (tout au moins, je le crus) d'une ceinture contenant 300.000 francs (une somme énorme pour l'époque et qu'il avait été stupide d'emporter) que je glissais derrière moi sous le coussin ; mais cette somme ne fut pas perdue pour tout le monde, bien que je n'en aie jamais connu le bénéficiaire.

Les gestapistes nous demandèrent où nous allions et nous leur dîmes que nous nous rendions à Bordeaux chez nos amis Martin, ce qui les fit beaucoup rire sans qu'ils nous expliquent pourquoi.

À l'arrêt de Morcenx, quelques minutes plus tard, les Allemands nous firent descendre et, avec un grand rire, nous dirent : « Voilà vos amis Martin », en désignant deux jeunes gens qu'ils venaient d'arrêter, mais que nous ne connaissions pas et qui, par hasard, s'appelaient Martin. On nous fit ensuite monter tous les quatre dans un compartiment d'un train redescendant vers le sud, avec un gros *feldwebel* pour nous garder, tandis qu'à chaque arrêt, un des gestapistes descendait, parlait ostensiblement à un cheminot et faisait semblant de ne pas remonter, probablement pour nous inciter à les distraire par une tentative d'évasion.

1.4 Biarritz

Le train dépassa Dax puis Bayonne et nous avions l'impression qu'on nous emmenait en Espagne (c'était un espoir insensé, mais il en faut toujours). On nous fit cependant descendre à Biarritz avec, pour direction, la pension Édouard VII, où siégeait la Gestapo et où on nous mit dans une pièce où étaient déjà d'autres gens arrêtés qui n'avaient pas l'air heureux. Ils

étaient tous debout devant un des murs de la pièce avec deux consignes précises : « *fissage à le mur Monsieur* » et « *vermer la poche Monsieur* ». Je vis ainsi un petit gros, la trentaine, qui se dandinait face au mur et semblait très inquiet, à juste titre car c'était un passeur qui venait de se faire prendre.

Plus tard on m'emmena dans un bureau où, un instant seul, je tentai de faire disparaître ce qui pouvait être compromettant. Puis on m'appela et on me fit déshabiller et on m'accusa de vouloir aller en Espagne, ce que je niai avec véhémence. Mais avant de me frapper, les Allemands me montrèrent nos provisions de boîtes de conserve ("pour la campagne"), mais surtout un dictionnaire franco-espagnol et un dessin de Serge Pâris, qui avait un grand talent et avait gardé dans son sac ce dessin où on pouvait voir un jeune homme à la tête cabossée, menotté entre deux gardes civils, avec pour légende « premier contact avec l'Espagne », ce qui, évidemment, rendait toute dénégation inutile.

Après quoi, notre problème étant réglé, on nous incarcéra en nous faisant descendre dans les caves crasseuses de la pension Édouard VII où persistaient, dans une atmosphère de poussière, quelques sommiers et matelas délabrés aux ressorts saillants. La première personne que nous y vîmes fut Guy Thiénot, hilare en pyjama et mangeant des haricots, qui nous expliqua être là depuis deux jours.

Première pensée : s'évader et nous avons commencé avec d'autres à scier les barreaux, mais très lentement pour éviter le bruit et sans savoir si, en partant, il eut fallu aller à droite ou à gauche. Cette hésitation nous a été supprimée quand, quarante huit heures plus tard, on a embarqué tout le groupe d'une quarantaine de détenus en train pour Bordeaux direction le fort du Hâ.

Arrivés à Bordeaux, sortie de la gare par une chicane gardée par des soldats allemands, avec à la sortie direction à droite vers un autocar. Un sujet à quatre ou cinq personnes devant moi, manifestement distrait et ébloui par le soleil à la sortie, continue tout droit au lieu d'obliquer à droite vers l'autocar, puis, dix mètres plus loin, s'aperçoit de sa méprise et revient tandis que la sentinelle devant le car lui crie « *nein, nein* » et le repousse, mais l'autre ne réalise pas et insiste pour revenir, ce qui prouve qu'une « évason surprise » n'est possible que si l'on est en permanence à l'affût de l'occasion.

1.5 Le fort du Hâ

Au fort du Hâ, régime de prison habituel, avec huit jours dans les cellules neuves : béton pur et paille épaisse mais large seulement pour 16 alors que nous étions 18, dont Serge Pâris et moi au bout couchant, donc, à même le sol dur pour le plus grand malheur de nos ischions. Néanmoins ces huit jours furent huit jours de rigolade permanente, avec des fous-rires toute la journée déclenchés par les mots d'esprit ininterrompus de Serge Pâris.

C'est alors que nous réalisâmes par échange de renseignements que les Allemands raflaient tous les sujets jeunes entre dix-huit et trente cinq ans, dans le train Bordeaux-Hendaye, quel que soit leur sens de circulation, grâce à un contrôle volant de la Gestapo, dont les agents parlaient tous couramment le basque, ce qui leur permettait de dépister tous les intrus dans la région.

Après huit jours, nous fûmes séparés et répartis dans la vieille prison dans des cellules prévues pour deux, où nous étions entassés jusqu'à huit ou dix, avec deux lits rabattables où les gens couchaient à 4 têtes-bêches et des paillasses par terre pour 4 ou 6 autres. Les chiottes à la turque étaient parfaitement propres, car outre les besoins ils nous servaient de lavabos pour la toilette. L'eau de boisson était heureusement à part dans des brocs.

Les cellules étaient infestées de punaises qui, la nuit, montaient au plafond et se laissaient tomber sur nos mains ou nos figures. Le seul moyen de les éviter était de ne pas avoir de parties découvertes, d'où des gants en papier pour les mains, un mouchoir sur le crâne et la figure avec juste une ouverture pour respirer ; mais, en plein été avec la chaleur, le problème

nocturne n'était pas simple : étouffer ou se gratter. Tous les jeudis nous chassions la punaise, en tapant par terre les lits, ce qui entraînait la sortie de centaines de punaises affolées, puis en traquant les autres dans les trous des murs avec des pointes d'allumettes. Ensuite, on les tuait toutes sauf une dizaine d'entre elles gardées pour réaliser un *steeple chase* avec paris, mais en finissant par tuer toutes les concurrentes à leur arrivée.

Notre cellule contenait en moyenne 7 à 9 personnes, dont un imprimeur enfermé pour fabrication de faux-papiers, qui chantait merveilleusement l'opéra ; un Bordelais probablement résistant, mais qui, par plaisanterie, disait volontiers au nouvel arrivant qu'il avait braqué une banque ; un STO qui, en permission et en toute innocence, avait voulu passer quelques jours chez sa tante basque et s'était fait ramasser par le contrôle volant ; quelques autres dont je ne me rappelle plus et, plus tard, un docker voleur arrêté par la Gestapo et qui nous a cassé les pieds en n'ayant aucune discipline, alors que la cellule était soudée et trichait surnoisement avec les Allemands, mais en respectant certaines règles de sécurité dont le sujet en question ne tenait aucun compte.

Nous n'avions pas grand chose à manger : régime prison, un quart de jus le matin, avec un quart de boule de pain gluant (le pain de l'armée allemande) ; une soupe à midi et le soir, comportant essentiellement de l'eau et quelques tomates ou cornichons, le tout provenant d'Espagne (j'ai vu les tonneaux) et dispensateur de chiasses homériques.

Une fois par semaine, un colis Croix-Rouge avec des biscuits que nous dévorions avec, comme résultat constant, des brûlures d'estomac désagréables, mais qui n'empêchaient pas de recommencer au colis suivant.

Une ou deux fois par semaine, nous pouvions fumer la cigarette « *eine cigarette, fünf minutes finie* », selon le hurlement rauque du *feldwebel* grassouillet, volontiers dispensateur de coups de pied au cul (j'ai eu un très beau dessin de Serge Pâris, malheureusement perdu, qui représentait cette scène sur arrière-fond de tour d'époque de la prison, la seule qui n'ait pas été démolie quand on a remplacé cette prison d'époque par un palais de justice moderne assez hideux.)

Les Allemands touchaient pour chaque détenu deux paquets de cigarettes par semaine (la ration légale des Français), mais nous fumions au mieux deux cigarettes par semaine : « *bas de bedits brofits* ». De plus après la fumée, un soldat allemand passait avec une casserole pour ramasser les mégots, mais l'un des prisonniers éteignait le mégot dans sa bouche, le mâchait puis l'avalait, ce qui donnait lieu à des fouilles avec essai de récupérer le dit mégot dans son gosier.

Dès l'incarcération et bien que la Gestapo nous ait prétendu que nous serions prisonniers jusqu'à la frontière d'Allemagne, puis travailleurs libres ensuite, je n'en crus pas un mot et ne songeais qu'à m'évader, ce qui, depuis une prison, n'est pas facile. Mon idée fut donc de me faire transférer à l'hôpital pour maladie et de simuler pour cela une crise d'épilepsie avec son tableau : cri rauque, chute brutale, convulsions, morsure de langue et émission d'urines.

Deux camarades de cellule étant prévenus pour amortir la chute, je fis ma « crise » durant la séance de cigarette avec la chute brutale heureusement amortie par mes camarades, l'imitation des convulsions (facile), la perte des urines également facile ; par contre, la morsure de langue, trop douloureuse, ne put être réalisée. On me ramena tout mouillé dans la cellule, mais on n'appela aucun médecin. Je songeai à refaire une nouvelle crise le lendemain, mais l'idée d'une nouvelle perte d'urines n'était pas plaisante. J'optais donc pour une demande de consultation à l'infirmerie, où je fus examiné par un jeune étudiant en médecine allemand mobilisé qui n'écoula aucune de mes explications où je lui parlais de crises nerveuses, de traitement au gardénal et de chancre, sachant que les Allemands avaient une crainte panique des maladies contagieuses et notamment de la syphilis, et qui, finalement, me prescrivit un comprimé d'aspirine, au lieu de m'envoyer à l'hôpital comme je l'avais espéré. Après

hésitation, je n'ai pas recommencé cette simulation pour laquelle je n'étais, finalement, pas doué.

Les colis m'ont appris beaucoup sur la mentalité du taulard de droit commun. Notre cellule, au rez-de-chaussée, donnait sur la cour de promenade des détenus de droit commun de la prison, dont elle était séparée par une hotte qui nous en cachait la vue. Le Bordelais avait un ami prisonnier de droit commun, qui lui parla par la hotte et lui proposa de recevoir pour nous et de nous transmettre des colis adressés par nos familles, ce qui fut organisé, entraînant chaque fois une dégringolade dans la hotte de gâteaux, chocolat, sucre, beurre et confiture, délices inégalés. Il y eut deux livraisons de ce type et, chaque fois, nous leur disions de garder des provisions pour eux, ce qu'ils refusaient, accroissant ainsi notre gratitude. Mais après deux livraisons dans la hotte, ils nous dirent que cela ne pouvait pas continuer, car nos colis reçus par eux les privait des leurs. Nous les remerciâmes encore plus et n'en parlâmes plus. Un mois et demi plus tard, après ma libération, j'appris le type et le nombre de denrées qui nous avaient été adressées et réalisais que nos « chers droits communs » nous avaient délivré strictement la moitié du colis reçu, prélèvement que j'admettais très bien mais qui ne justifiait pas évidemment les protestations généreuses de ces messieurs. Cette constatation me fut très utile par la suite dans ma carrière d'expert pour apprécier le comportement des « droits communs » dont, finalement, très peu sont honnêtes, ce qui est dans la logique des choses.

L'arrivée inopinée de ces colis dans la hotte fut cependant un grand moment, apportant une distraction sur la grande monotonie de la journée et faisant mettre en œuvre un intéressant camouflage : le beurre au fond du seau d'eau et recouvert d'un papier marron de sorte qu'on ne pouvait pas le voir ; la confiture dans la chasse d'eau des chiottes, le reste, chocolat, gâteaux etc. dans des trous du plancher, après avoir découpé et remis une latte de parquet. Nous avons même poussé le trucage jusqu'à creuser avec un dos de cuiller, en tournant, le mur pour y faire un petit tunnel horizontal communiquant avec la cellule voisine, afin d'y passer de la nourriture ou des messages. Le creusement fut très facile dans un matériel de pierre curieusement friable.

Emprisonné le 13 juillet 1943, je fus libéré après six semaines de détention début septembre 1943 dans une sorte de libération surprise dont je n'ai jamais bien connu le mécanisme. J'avais été interrogé, quelques jours avant, par un officier SS et sa secrétaire, à qui j'avais dit avoir été arrêté dans le train remontant vers Bordeaux, mais sans cacher mes intentions initiales d'aller en Espagne puisqu'elles avaient été actées par la Gestapo de Biarritz. Deux jours plus tard, j'eus la visite en prison du commissaire Masuy de Bordeaux, qui avait dû être contacté par un ami de ma mère et qui m'a engueulé en m'expliquant que ma franchise envers l'officier SS avait gâché toute chance de sortie.

Le lendemain vers 11 heures, on m'annonçait ma libération en me laissant cinq minutes pour rassembler mes affaires, de sorte que je fis sortir en vitesse du matelas où il était planqué un livre d'ana-path[ologie] que j'avais emmené vers l'Espagne et qui avait échappé à la fouille. Mais dix minutes plus tard, on me ramenait en cellule, la sortie annulée et le livre retournait dans le matelas. Quinze minutes après, nouveau départ, immédiat celui-là et pour la vraie libération, mais sans avoir la latitude de reprendre le livre d'ana-path.

La sortie du fort du Hâ m'a donné une ivresse de liberté. Je suis parti à pied et me suis rendu dans la maison de mes amis Martin, « les vrais », où il n'y avait que la cuisinière et un message pour aller dans une propriété bordelaise. Je pris immédiatement une baguette entière de pain largement beurrée et accompagnée de chocolat que je dévorai en dix minutes. Puis je me rendis dans la maison où j'étais attendu et y retrouvai chez monsieur Beau, industriel chimiste, ma mère et différentes personnes de la famille de Monsieur Beau, dans un petit château avec un grand parc où se trouvaient des moutons gardés par une bergère à grande pèlerine noire. On passa à table avec de nombreux plats plus appétissants les uns que les

autres, mais, bourré de pain, de beurre et de chocolat, je ne pouvais malheureusement plus ingurgiter une bouchée.

Monsieur Beau, que j'ai mieux connu par la suite et qui avait toujours été solidement anti-allemand mais ne le criait pas sur les toits, a sûrement été un artisan de ma libération bien qu'il ne me l'ait jamais dit. Mais je pense qu'il l'a fait par amitié pour ma mère et je savais par ailleurs qu'il avait quelques accointances avec la police puisqu'il avait réussi à tirer des griffes de la Gestapo son fils qui avait, dans le Bordelais, une activité de résistant.

Plus tard, sauf pour un contrôle avenue Foch où je dus me présenter à un officier de la Gestapo, je n'ai plus eu affaire à cet organisme jusqu'à ma nouvelle arrestation de janvier 1944 après avoir repris du service, mais, cette fois, dans un organisme officiel de résistance.

2 Activités de Résistance (1943-1944)

2.1 À Vengeance

En effet, après cet été de chaleur et de famine (j'y avais perdu 15 kilos) et ma miraculeuse libération au début de septembre 1943, j'avais repris mes études. Mais, un mois plus tard, en octobre 1943, ayant changé de service et devenu externe à Bichat chez le Professeur Pasteur-Vallery-Radot, j'y fus recruté par un ami externe, le futur docteur Georges Brûlé, qui me sollicita pour être agent de liaison. J'exerçais donc ce métier obscur d'octobre 1943 à janvier 1944, sans trop savoir à quoi cela servait puisque d'une part je transportais des boîtes de chirurgie contenant des armes de poing démontées dont j'ai toujours ignoré le maniement, tandis que d'autre part, tantôt je délivrais des messages oraux aussi obscurs que leurs récipiendaires, tantôt je transportais des fausses cartes d'identité ou des tickets d'alimentation dont j'ignorais la provenance comme la destination finale.

J'allais notamment tous les matins au métro Villiers où se trouvait une « centrale de tri », avec une sorte de géant, recevant et distribuant les messages dans le couloir ; plus rarement place d'Anvers dans un bistro situé à droite en montant et dont le patron se prénommait Paul, ou encore à la société d'assurances La Foncière porter des messages à un certain Monsieur Malaspina. Puis je retournais faire mon travail hospitalier normal à Bichat puis à Sainte-Anne. Cette activité se poursuivit jusqu'en janvier 1944, à la date précise du 14 janvier 1944, jour particulièrement chaud du mois de janvier (ce qui m'a amené à sortir sans chandail, revêtu d'un simple imperméable, ce que j'ai beaucoup regretté par la suite), où je fus l'objet en compagnie de mon camarade François Jacquemin d'une arrestation. Nous avions rendez-vous à 14 heures à l'extrémité de l'avenue Montaigne près de la place de l'Alma. J'avais l'impression de ne pas faire grand-chose et de ne pas être très utile, d'où l'envie d'arrêter mes activités d'agent de liaison. Par ailleurs, les ordres concernant les mesures de précaution étaient stricts et, après deux minutes de retard, il fallait repartir sans attendre. Arrivés à 13h59 et ne voyant personne au rendez-vous à 14h03, nous décidâmes avec François Jacquemin de quitter les lieux. À ce moment précis, j'aperçus le nain Pierral, rendu célèbre par son rôle dans le film « les Visiteurs du Soir », qui remontait l'avenue Montaigne en direction du rond-point des Champs-Élysées. Nous lui emboîtâmes le pas en marchant vite pour le rattraper. Nous entendîmes alors les pas précipités de gens que nous n'avions pas remarqués (suprême innocence) et qui nous criaient de nous arrêter en braquant vers nous des pistolets et je garde le souvenir désagréable de la vision du trou noir d'un canon de pistolet braqué sur moi. Depuis ce temps, je ne supporte plus qu'on braque une arme vers moi. En quelques secondes, nous fûmes menottés, mains derrière le dos et jetés dans une traction avant qui démarra en trombe, remonta l'avenue Montaigne, encore à double sens à l'époque, puis tourna dans l'avenue Victor Emmanuel III et arrêta sur le passage clouté un jeune homme qui traversait en lisant un recueil de poèmes et, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, se mit à se défendre en déclenchant des coups de pied à ses agresseurs. Puis la voiture, ayant récupéré le « client », tourna vers le rond-point des Champs-Élysées, où je vis cueillir, à la sortie du métro, le commandant Cano mort ultérieurement en déportation. Cette équipe de « gestapo française » qui nous arrêta était dirigée par le nommé Rudi et a fait un travail rapide et spectaculaire en arrêtant 75 personnes en deux heures de temps.

2.2 La Gestapo « française »

Cette cueillette était le fruit de Jacques³, ingénieur chez Renault, soi-disant grand résistant, qui nous avait été recommandé par l'OCM⁴, mais qui aurait dû être filtré étant donné sa

³ Pseudo de Max Dumas, traître au service de la Gestapo.

facilité à brandir des grenades à main et à produire des cartes de Gestapo, finalement authentiques.

Les voitures nous emmenèrent ensuite rue Mallet-Stevens, dans un hôtel particulier réquisitionné, où nous restâmes trois jours sans nourriture, fréquemment battus et quelques-uns d'entre nous « baignés ». J'évitais de justesse de subir ce supplice dans une baignoire que je venais, avec répugnance, de nettoyer des excréments de mon prédécesseur, grâce à la vision dans le couloir de *Jacques*, le traître, qui me reconnut et m'évita cette épreuve supplémentaire. J'avais cependant pu apprécier quelques avant-goûts quand, notamment, agenouillé sur un escalier à dessus de marches coupantes, je reçus des gifles à la volée avec pour résultat de m'éclater le tympan gauche.

Mon interrogatoire initial fut unique et se déroula dans un bureau du premier étage de l'hôtel particulier, probablement une salle de cinéma, car il y avait une ouverture murale pour un appareil de projection, ce qui permit à certains de nos camarades d'entendre ce qui se disait avant leur propre interrogatoire. À mon entrée, je vis un homme inconnu assisté d'une secrétaire qui était l'adjointe de *Jacques* avec qui j'avais eu de nombreux contacts puisque c'était elle qui devait me fournir des cartes d'identité qu'elle n'apportait jamais, ce qui fut souvent source de reproches de ma part. Ma surprise de la voir là s'est doublée d'un profond dégoût pour son activité. Dans un coin de la pièce près de la cheminée, était étendu par terre François Jacquemin, grelottant après son passage à la baignoire. Le fait de savoir d'emblée qui nous avait trahi m'a rendu service, en m'évitant d'une part la baignoire et en me permettant d'autre part de ne dire que ce que mes interlocuteurs savaient déjà en passant sous silence le métro Villiers que j'ai transformé en métro Monceau, en parlant de la place d'Anvers, mais avec une rotation de 180 degrés et en changeant le prénom du bistrotier, enfin en ne parlant pas de la compagnie d'assurance La Foncière ni de Malaspina, mais en citant une autre assurance et un nom de contact fantaisiste, dans la mesure où mes interlocuteurs n'avaient aucun repère précis dans ce domaine.

Durant les trois jours de ce séjour idyllique, toutes les nuits couchés par terre, le cinglé en slip (le baigneur officiel, Français de surcroît) nous réveillait à coups de *schlague* en hurlant pour connaître nos dates de naissance, cérémonie qui se produisait parfois deux fois par nuit.

Durant cette période, je me sentais comme une bête fauve et ne pensais qu'à m'évader. C'est ainsi qu'emmené dans la cuisine, mais peu surveillé par un garde, j'ai vu un fusil-mitrailleur sur la table mais, ignorant du maniement des armes et ne sachant s'il y avait un chargeur engagé et si le cran de sûreté était mis, je n'ai pas osé y toucher durant les quelques secondes où cela aurait été possible.

2.3 Prison de Fresnes

Au troisième jour, nous fûmes transférés à la prison de Fresnes en voiture cellulaire, fouillés au greffe, opération qui a commencé à m'inculquer les rudiments de la science du camouflage, puis installés pour la nuit dans les cellules de tri totalement non chauffées où nous avons passé la nuit à grelotter sous une maigre couverture en cherchant vainement à nous réchauffer, mon compagnon François Jacquemin et moi-même, en nous enlaçant en tout bien tout honneur et en nous soufflant dans le cou (comme dans la crèche).

C'est dans cette cellule de passage que j'ai connu un des premiers moyens de communication intercellulaire par le biais des conduits verticaux de chauffage à air en entendant la voix d'un homme qui s'est révélé être le général Frère, avec qui nous avons conversé presque toute la nuit.

Le lendemain, nous avons été séparés et mis chacun dans une cellule de la deuxième division réservée par les Allemands aux prisonniers politiques. Pour moi, ce fut la cellule 812, une

⁴ Organisation Civile et Militaire, mouvement de Résistance homologué.

cellule propre, cellule à deux que je partageais avec un Anglais, Bryan Rafferty, qui avait été parachuté en France, était condamné à mort et fut exécuté en Allemagne en fin 1944.

Dans cette cellule, nous étions le plus souvent deux et jamais plus de quatre. Après les expériences précédentes de la rue Mallet-Stevens ou du fort du Hâ, cette cellule me parut un havre de paix et de chaleur. Elle fut chauffée du 20 janvier au 5 février 1944 puis, quand il a fait vraiment froid, le chauffage a été coupé et nous avons passé le reste de l'hiver sans chauffage, avec une moyenne de 2 à 4° dans la cellule, de sorte qu'après nous être lentement réchauffés la nuit, en soufflant dans notre couverture mise en poche fermée (système de chauffage individuel très performant), nous gelions durant toute la journée avec, dès onze heures du matin, après le réveil à huit heures, les pieds et les jambes en dessous du genou rendus insensibles par le froid.

Bryan Rafferty, l'Anglais, parfaitement bilingue, était un sujet exceptionnel, qui avait un sommeil ultra-léger et se réveillait régulièrement entre 4 et 7 heures du matin, où il restait aux aguets car c'était l'heure où on extrayait les prisonniers condamnés à mort pour les emmener se faire exécuter. Dans la journée, il faisait systématiquement sa gymnastique, soit 1,500 km dans une cellule de trois mètres de long, c'est-à-dire 250 allers et retours. Ensuite nous polissions le parquet, tous les matins, avec le dos d'une brosse en bois, ce qui occupait le temps jusqu'au repas de midi.

Les repas étaient maigres. Café du matin : un gobelet de jus noir sans goût et une tranche de pain sec. À midi et le soir, un litre de soupe qui était de l'eau chaude dans laquelle traînaient parfois un haricot blanc ou un fragment de pomme de terre (régime amaigrissant garanti). Pour la journée, une tranche de pain, un carré de beurre de 10 grammes et un morceau de sucre. Le fin du fin de la gourmandise était de manger le carré de beurre mis sur le morceau de sucre en laissant le tout fondre doucement dans la bouche durant dix minutes. La faim nous tenaillait au corps et, en fin de journée, on observait des « paniques », terme inventé par l'Anglais, où le sujet atteint regardait de plus en plus souvent la tablette où étaient rangées nos maigres affaires avec le morceau de sucre ou un fragment de gâteau si nous avions eu des colis, puis, après avoir résisté et détourné les yeux durant quelques minutes, le « paniqué » se précipitait et dévorait fébrilement tout ce qu'il voyait.

L'Anglais, comme les chiens, ne supportait pas qu'on le regarde manger et nous jetait alors des regards noirs, d'où des essais d'évitement du regard qui revenait, cependant, automatiquement vers l'assiette du Britannique.

Question arrangement interne, la cellule comportait des murs blanchis à la chaux, un parquet de bois, 3 mètres de long depuis le renforcement de la porte jusqu'à la fenêtre et 2 mètres de large, un lit de camp rabattable accroché au mur et, comme nous étions deux ou quatre, le lit était abaissé dans la journée pour pouvoir s'asseoir et relevé contre le mur le soir où tout le monde couchait par terre sur de maigres et dures paillasses.

À droite en entrant, un chiotte avec chasse d'eau, mais aussi un robinet au dessus pour servir de lavabo ! Plus loin, à droite, une tablette surmontée d'une ampoule nue. À gauche en entrant, trois planches d'étagère de 80 cm de long sur 40 cm de large et, au-dessus d'elles, la bouche de chaleur servant également de téléphone vertical, le téléphone horizontal se faisant en frappant sur les murs en morse, un choc pour un point et deux chocs rapprochés pour un trait. C'est ainsi que j'ai appris le morse grâce à Bryan Rafferty, qui l'avait appris pour son travail d'espion ; mais je n'ai jamais été très rapide ni pour transmettre ni pour comprendre.

Dans les murs étaient planquées, dans de minuscules trous, les mines de crayon passées malgré la fouille et indispensables pour envoyer quelques billets quand c'était possible. La fenêtre à petits carreaux toujours fermée avait une cassure dans le cadre du bas, ce qui permettait de communiquer, en hurlant, avec les voisins de la troisième division en face. Le soir, les femmes qui étaient dans cette division chantaient, ce qui ravissait tout le monde,

jusqu'au moment où le chant s'éteignait brusquement au milieu des cris rauques d'une gardienne germanique.

Un essai de communication inter-cellulaire fut désastreux. J'avais écrit, sur papier pelure, un mot à Jacquemin, qui était à quelques cellules de distance de la nôtre et, partant à la promenade, j'ai jeté le mot dans sa cellule au passage. Mais un des soldats allemands qui nous surveillait m'a aperçu jetant la bafouille ; j'ai vu son regard devenir subitement aigu, mais il n'a rien dit sur le moment. Cependant, deux heures plus tard, on est venu dans toutes les cellules nous interroger pour savoir qui était né en 1922 ; j'avais, en effet, sur la missive, donné mon année de naissance comme signe de reconnaissance. Mais, comme par hasard, personne n'était né en 1922 dans notre cellule et heureusement cela n'a pas été vérifié au greffe ; mais la cellule réceptrice a été privée de colis durant un mois, selon la honteuse politique allemande de la responsabilité collective.

Les crayons étaient interdits, de sorte que les mines de crayon étaient des outils précieux, que nous cachions par petits bouts dans les minuscules trous du mur, où nous les récupérions pour écrire sur du papier pelure, ultérieurement caché dans nos doublures de vêtement.

Le feu pour allumer les cigarettes était aussi très utile, mais les allumettes étaient interdites. On palliait ce problème grâce à de l'amadou et à une pierre à briquet. Outil précieux, une petite pierre à briquet était sertie dans le dos de bois d'une brosse, celle avec laquelle nous cirions le parquet. En la frottant vivement avec une cuiller de métal, on en tirait des étincelles qui étaient projetées sur un matériel destiné à devenir de l'amadou, formé de fragments d'étope tirés du rembourrage de nos épaulettes de vestes et placé dans une boîte métallique ayant contenu de la bioxine, produit dentaire de l'époque. Une fois le rembourrage enflammé, ce qui demandait souvent une certaine patience, on ne le laissait pas brûler entièrement et on l'étouffait en fin de combustion en refermant la boîte. Ultérieurement il suffisait de réouvrir la boîte et de projeter sur cet amadou quelques étincelles de pierre à briquet pour qu'il se remette à se consumer, ce qui permettait d'allumer en cigarette le peu de tabac dont nous disposions.

Il arrivait que des détenus partent le matin pour des interrogatoires (« *vernemoun ou trripuunal* ») et qu'ils en reviennent sanguinolents, d'où le désir de chaque prisonnier de faire le dos rond en souhaitant qu'on ne pense plus à lui. Je n'échappais pas à cette psychose et souhaitais qu'on me laisse croupir dans mon trou... Je fus cependant extrait une fois vers la fin février 1944 et envoyé dans un camion cellulaire jusqu'à la rue des Saussaies dans les anciens locaux de la Sûreté Nationale, réquisitionnés par la police allemande. À l'entrée, une grande grille de fer formait une porte à deux battants, qui existe toujours. Dans le passage voûté de l'entrée, à gauche, une salle d'attente nue avec de la paille par terre et des traces de sang, bonne ambiance pour attendre. Je fus ensuite emmené dans un étage et y fus interrogé par un policier allemand sévère d'une quarantaine d'années, qui me donna, sur la nuque, quelques coups d'une matraque en caoutchouc, quand je ne répondais pas assez vite à son gré, mais il ne me demanda pas grand chose et je n'eus aucun mal à donner des réponses imprécises. Tout ce qui l'intéressait était de pouvoir conclure que j'étais un résistant terroriste, ce qui ne lui donna aucun mal, car je ne niais rien, tout étant connu du fait de *Jacques*.

2.4 L'histoire de Bryan Rafferty

Bryan Rafferty, mon compagnon de cellule, avait une histoire singulière. Il avait été parachuté en France comme agent de renseignement après un long périple.

Il était totalement bilingue, parlant français sans accent. Il avait été profondément choqué par Mers-el-Kebir et l'avait clamé urbi et orbi, d'où quelques problèmes en Angleterre ; et, alors qu'il aurait souhaité être officier de liaison auprès des troupes françaises, on le lui a refusé et on lui a proposé d'être parachuté en France pour y faire du renseignement avec un opérateur radio pour l'accompagner, ce qui fut réalisé en fin 1942. Sa couverture à l'époque, s'il était pris, était une participation comme canadien français au débarquement de Dieppe et, par la

suite, une errance à travers la France pour essayer de rejoindre sans succès l'Afrique du Nord via l'Espagne.

Il avait effectivement participé au débarquement de Dieppe, mais de loin car son navire avait reçu, quand il était au large, un obus qui avait brisé son gouvernail, de sorte que le bateau, tournant désormais en rond, avait dû être remorqué vers l'Angleterre.

Lors de son parachutage en France dans la région de Clermont-Ferrand, Bryan Rafferty avait été surpris dès le début par le manque de prudence des résistants locaux puisque, arrivant dans le restaurant où on le recevait, tout le monde parlait ouvertement de lui en disant « l'Anglais », ce qui n'avait pas manqué de l'inquiéter. Toujours est-il qu'il a poursuivi ses opérations de renseignement durant le début de 1943 et a dû être arrêté en été 1943. Il a alors donné comme couverture le débarquement manqué de Dieppe et a dû expliquer son errance durant un an depuis. Il connaissait par cœur les horaires de train et a pu mener la Gestapo en bateau en lui décrivant des voyages imaginaires, horaires à l'appui, et des personnages de rencontre, également imaginaires, qui devaient, en principe, l'aider à fuir. Il a, par exemple, imaginé un certain colonel clandestin français, dont il a donné une description physique précise en mentionnant, notamment, un tic caractéristique de l'œil gauche, m'expliquant, à ce propos, qu'un pseudo-détail bien décrit apporte toujours une touche véridique à une description mensongère. La Gestapo y a cru initialement et un de leurs officiers s'est même moqué de lui pour avoir été si crédule envers le soi-disant colonel. Rafferty a eu ainsi plus de 90 interrogatoires, au cours desquels il a dû expliquer ses pseudo-périples sur une période d'un an sans se couper. Il y a tellement bien réussi qu'en fin de compte la Gestapo était prête à le considérer non plus comme espion mais comme prisonnier de guerre et à l'envoyer dans un *oflag*⁵ quand, malheureusement, son second s'est fait prendre et, voulant s'échapper, a été abattu mais non tué, de sorte que, ultérieurement, en proie à une fièvre intense secondaire à la surinfection de ses blessures, il a déliré et parlé au cours de ce délire, ruinant ainsi involontairement le récit de Rafferty. Ce dernier l'a appris de désagréable façon quand on l'a fait descendre dans une cave où on l'a mis en présence de quelques gorilles menaçants et où, devant ses protestations d'être un officier britannique intouchable (« *you cannot touch me* »), il lui a été dit qu'il était un espion et qu'il ferait mieux d'avouer.

La suite fut moins drôle et Rafferty, qui avait tout subi, m'a confirmé que le plus désagréable étaient les coups de *schlague* qui, lors de leur répétition, rouvraient les plaies précédentes, alors que la baignoire initialement terrifiante n'était pas si désagréable car il suffisait de respirer de l'eau pour perdre immédiatement connaissance et laisser les tortionnaires sur leur faim. L'un des gestapistes qui l'avait en charge lui a reproché de les avoir bernés si longtemps, plus de 100 interrogatoires initiaux sans se couper, car il craignait, de ce fait, d'être envoyé sur le front russe.

Bryan Rafferty était, à l'époque, à la prison de Dijon et il a voulu s'en évader. Il a, pour ce faire, vérifié que son bassin amaigri passait entre les barreaux et a confectionné une corde avec ses couvertures déchirées et torsadées, mais, au dernier moment, alors qu'il avait passé tout son corps, sa tête n'a jamais réussi à passer entre les barreaux et, retenu par sa tête, il a dû péniblement se remonter, ce qui l'a exténué et lui a appris trop tard que quand la tête passe tout passe !

Il a ensuite été transféré à Fresnes, où il était depuis quelques mois quand j'y suis arrivé fin janvier 1944, et il savait à l'époque qu'il était condamné à mort, d'où ses réveils anxieux tous les matins vers 4 ou 5 heures à l'heure du ramassage des fusillés du jour et d'où des projets d'évasion plus ou moins extravagants dans lesquels il voulait m'entraîner.

Son idée directrice était que, la nuit, il n'y avait qu'un surveillant au bas de la deuxième division et des sentinelles, aux bottes feutrées, surveillant chaque étage et dont on décelait la

⁵ Abréviation d'*Offizier Lager*, camp de prisonniers uniquement officiers.

présence quand elles manipulaient notre œillette de surveillance. Il avait alors formé le projet de faire simuler par l'un de nous une crise médicale grave, pour attirer la sentinelle et lui faire ouvrir la cellule en faisant appel au surveillant du rez-de-chaussée, seul possesseur des clés. Après quoi, il fallait réussir à assommer les deux hommes, à s'emparer des clés, à ouvrir les cellules et à prendre possession de la deuxième division, les autres sentinelles des trois ou quatre étages de la division ayant été maîtrisées ! Il n'était pas précisé comment ensuite pouvoir sortir de la prison. Il n'était pas non plus clairement imaginé comment deux détenus physiquement affaiblis par le manque de nourriture auraient pu maîtriser deux soldats armés et bien portants. Comme, d'autre part, je n'étais pas personnellement condamné à mort, ce projet ne me paraissait pas enthousiasmant et il est resté à l'état de pure supputation intellectuelle.

Rafferty s'endormait tard le soir, se réveillait tôt le matin et avait le sommeil léger, alors que j'avais un excellent sommeil et que la nuit était le seul moment où, entouré d'une couverture étanche dans laquelle je soufflais, j'avais enfin chaud, avec, toutes les nuits, des rêves réguliers de liberté, gâchés le matin au réveil par la vue des barreaux. Rafferty cherchait à me perfectionner en anglais en m'apprenant du vocabulaire, par exemple les termes nautiques inhérents aux bateaux et plus spécialement à la marine à voile. Nous faisions cela le soir, une fois couchés, mais cela aboutissait inéluctablement à mon endormissement profond, ce qui exaspérait mon partenaire.

Par ailleurs, nous avons eu durant dix jours un autre détenu ronfleur, avec des bruits insupportables de gargouillement et de soufflement bruyant qui m'empêchaient de dormir. Mais, si je sifflais, ce qui arrêta temporairement le ronflement, cela réveillait aussi Rafferty qui ne le supportait pas, d'où le recours à ma chaussure retenue par une ficelle pour pouvoir la récupérer et que je projetai sur la tête du ronfleur. Ce co-détenu ronfleur était un syndicaliste nantais qui ne fut incarcéré que huit jours puis libéré et j'ai pu lui faire apprendre par cœur un message à transmettre au téléphone à ma future femme, message qui lui demandait de contacter Georges Brûlé, mon chef, pour le prévenir que le dénommé *Jacques* était un traître. Ce message, heureusement délivré, arrêta l'hécatombe permettant à Georges d'éviter une arrestation contrairement à tous les autres et notamment à son second, Michel Bommelaer, et de pouvoir partir ultérieurement en Angleterre, dont il est revenu après le débarquement, parachuté avec une jeep à quatre mitrailleuses.

2.5 Départ pour Compiègne

Le 19 mars, jour de l'anniversaire de ma future femme, nous avons été transférés de Fresnes à Compiègne. Cela a commencé par une extraction massive où nous nous sommes trouvés alignés en un seul rang au rez-de-chaussée de la deuxième division et où j'ai retrouvé des camarades, certains arrêtés avec moi, style François Jacquemin, d'autres dont j'ignorais l'arrestation, type Michel Bommelaer.

À la sortie de Fresnes, dans la cour de la prison où nous avons vu pour la première fois, à la porte, un gardien français, qui nous considérait avec sympathie, nous avons eu la joie d'être gardés et convoyés, sous la responsabilité des gestapistes allemands, par des Italiens dégradés aux épaulettes arrachées (suprême plaisir). On nous emmena en autocar jusqu'à la gare du Nord où nous fûmes parqués dans le service des bagages jouxtant les quais. Nous pûmes y apprécier l'efficacité des cheminots, qui vinrent armés de balais en nous disant de « jeter nos bafouilles », toutes écrites sur papier pelure, et les balayèrent tranquillement au nez et à la barbe des Schleus, puis, les ayant récupérées, les firent toutes arriver en les timbrant, comme je pus le vérifier plus tard.

Au moment de passer sur le quai pour prendre le train, nous fûmes par erreur mélangés à un flot de passagers provenant d'un train de banlieue, d'où une certaine confusion, dont je voulus tirer profit pour m'esquiver ; mais nous étions menottés deux à deux et avions dans l'autre

main notre maigre baluchon et mon co-attelé, que je ne connaissais pas et que je ne connais toujours pas, n'a rien compris et a résisté tandis que je le tirai pour essayer de nous mêler à la foule et, comme ces opportunités ne durent qu'un instant, l'essai d'évasion n'a pu être « transformé ».

À la montée dans le train, quelqu'un a crié « courage, on les aura », parole qui a déclenché la fureur d'un gestapiste, qui a distribué des coups de *schlague* aveugles et inefficaces pour essayer de connaître l'auteur de ce doux refrain.

<http://chantran.vengeance.free.fr/>

3 Compiègne

3.1 Le camp

À l'arrivée à Compiègne, nous avons traversé toute la ville à pied sur quelques kilomètres, toujours menottés deux à deux et le baluchon dans l'autre main, pour rejoindre le camp. Ce camp dit de Royal-Lieu, ex-camp militaire, nous a paru un havre de paix et de liberté après la prison mais, sans trop savoir ce qui nous attendrait plus tard, je gardais, cependant, toujours l'envie invincible de m'évader, ce qui m'a demandé un peu plus de deux mois et a exigé un concours de circonstances favorables.



Le camp de Royal-Lieu à l'extérieur de Compiègne. Au nord de l'Oise : la gare.

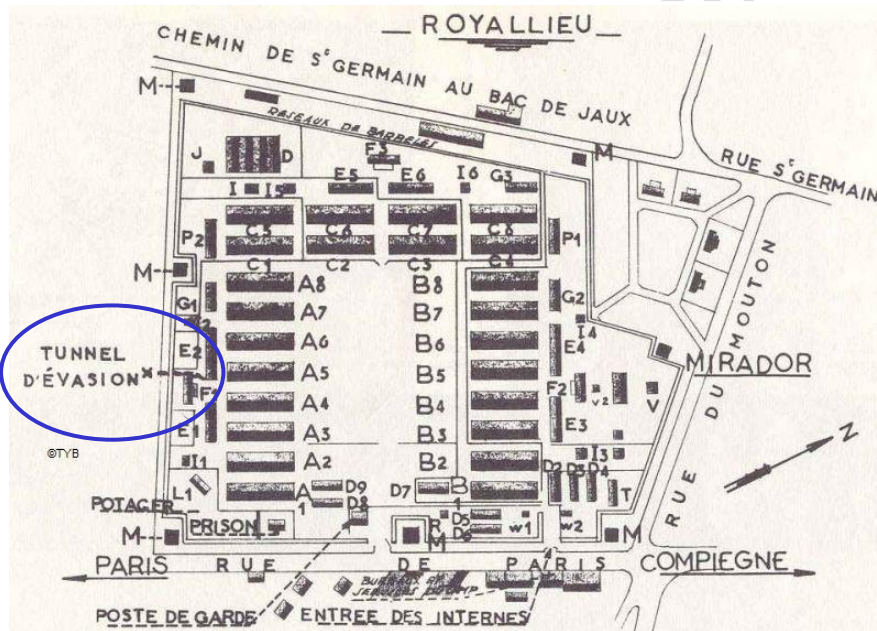
La vie dans le camp de Compiègne comportait une certaine liberté :

- réveil à 7 heures et quartier libre jusque 7h30
- appel en rang à 8 heures
- soupe à 12 heures
- nouvel appel à 17 heures
- soupe à 18 heures
- couvre-feu à 21 heures : 3 clignotements 5 minutes avant ; puis extinction des lumières.



Le camp de Royal-Lieu avant-guerre et aujourd'hui (en jaune : le Mémorial actuel)

Aucune activité obligée dans la journée, sauf pour les punis (je l'ai été une fois) qui devaient faire des travaux de maçonnerie ou de terrassement : j'ai eu ainsi à casser des briques, sans excès de zèle, mais cette petite activité manuelle durant une matinée m'avait crevé (qu'en serait-il dans les camps allemands ?).



Le camp A, le nôtre, comprenait 6 baraquements et chaque baraquement de grandes chambrées avec des châlits en bois à deux étages et, parfois, à trois ou quatre étages, véritables châteaux branlants. En périphérie, existaient des chambres à 2 ou 3, qui étaient monopolisées par les chefs de bâtiment ou les policiers des bâtiments, qui constituaient la hiérarchie du camp face aux Allemands, solidement haïs sans le montrer. Quand on rencontrait un Allemand, on devait rectifier la position sans réellement saluer et dire « *Achtung* » (attention) d'une voix forte. J'ai toujours été frappé par la façon extrême dont un de nos compagnons, qui avait fait un bref séjour à Mauthausen (sans avoir été mélangé au camp puisque mis à la prison du dit camp dès son arrivée, avant d'être rapatrié à Compiègne pour y être en principe libéré ce qui ne fut finalement pas le cas), redressait la position de façon brusque et mécanique, comme terrorisé, alors que nous étions plutôt décontractés ; mais il avait entrevu ce que nous ne connaissions pas encore et ce que je ne tenais pas à connaître,

mais de façon confuse et sans savoir réellement pourquoi ; je ne l'ai compris qu'en 1945 au retour des premiers déportés libérés et vivants mais squelettiques.

Au sud des bâtiments du camp A, se trouvaient deux baraquements : l'un de chiottes et douches, l'autre de théâtre entièrement ouvert et qui devait devenir le bâtiment des galeux et, entre ces deux bâtiments, les cuisines, en retrait, mordaient sur le *no man's land* de barbelés.

À côté du camp A, à l'ouest en descendant en direction de l'Oise, se trouvait un petit camp D, qui servait de triage et avait contenu des femmes dans une période antérieure à mon arrivée, ce qui entraînait à l'époque un trafic nocturne de prisonniers, bravant les miradors pour aller chez les femmes et être souvent accaparés par les gardiennes allemandes !

Un camp C, voisin du D mais au nord de ce dernier vers le camp B, fut ouvert secondairement comme camp de triage pour y enfermer les détenus en partance après la fouille ; il était dirigé par un chef de camp allemand et grand pédé, qui rameutait tout ce qu'il pouvait.

Le camp B, parallèle et analogue au nôtre mais au nord de celui-ci, était occupé par des prisonniers anglais, indiens pour la plupart, auprès desquels nous nous fournissions en cigarettes Craven jetées à travers le *no man's land* qui nous séparait, avec toujours un risque de se faire tirer dessus par une sentinelle énervée du mirador. C'est ainsi qu'un de nos compagnons a pris un jour une balle dans le pied.

Entre les baraques de notre camp A et le camp B existait un grand terrain plat, légèrement herbeux par endroits et contenant quelques arbres chétifs. C'était le lieu de promenade où nous déambulions toute la journée en discutant puisque, sauf les punis et les corvées de bouffe ou de chiottes (celles-ci menées par un Anglais appelé « le grand merdier »), nous n'avions aucune obligation d'occupation ; on se réservait pour plus tard !

C'est au cours de ces promenades que j'ai eu de longues conversations avec le Père Riquet, que je connaissais pour l'avoir rencontré à Paris à la conférence Laennec qu'il dirigeait et qui attirait les futurs étudiants en médecine avec des moyens pas toujours religieux, comme par exemple un laboratoire de chimie pour analyser les poudres quand nous étions au P.C.B. Un de mes passe-temps favoris était de lui dire que je ne croyais plus et de lui demander de me convaincre de récupérer la foi. C'était un redoutable dialecticien et nous pouvions ainsi passer des heures en le réfutant, quand il nous donnait, comme exemple de la bonté de Dieu, le besoin de penser à Lui quand la Gestapo nous torturait. Ne me sentant pas une âme de martyr, ce raisonnement m'a toujours paru peu convainquant, ce que je ne manquais pas de lui faire remarquer et nous repartions dans une nouvelle heure de discussion-promenade.

L'autre homme dont j'ai gardé le souvenir était beaucoup moins impressionnant sur le plan intellectuel. C'était un enseignant d'histologie très connu à l'époque, le professeur Prenant, qui clamait urbi et orbi que la science en général et l'histologie en particulier l'avaient amené directement au matérialisme historique marxiste, enrobant ses convictions de considérations scientifiques peu convaincantes et parant, comme c'est souvent le cas en politique, ses positions doctrinales d'un pseudo-raisonnement scientifique. Les communistes de la base, qui s'intitulaient « communo-terros » et il y en avait beaucoup dans le camp, étaient des sujets remarquables par leurs qualités de cœur et leur souci de partager les maigres ressources qu'ils avaient, dans un esprit de pure camaraderie et sans aucune arrière-pensée. Au contraire, les quelques chefs communistes que j'ai pu côtoyer m'ont toujours paru peu crédibles quand ils expliquaient notamment aux bourgeois que nous étions qu'ils n'avaient aucune animosité contre nous et que, s'ils prenaient le pouvoir après la guerre et ils ne doutaient pas de le prendre, ils ne nous feraient aucun mal. On a vu la suite en Russie.

La vie à Compiègne ne manquait pas de piquant. C'est ainsi qu'un jour au cours d'un appel à 8 heures du matin, qui durait souvent une demi-heure car, bien que disposés par rang de 5, l'Allemand qui nous comptait se trompait souvent et devait recommencer son compte, étant immobile au garde-à-vous et regardant distraitemment le dos du prisonnier qui était devant moi dans le rang précédent, j'aperçus, sur son manteau, une traînée blanche oblique, large de 15

centimètres et barrant le manteau depuis l'épaule droite jusqu'au milieu du côté gauche du dos. Cette traînée évoquait une trace de craie ou de ciment ; mais subitement, je me rendis compte que cette traînée bougeait et qu'il s'agissait d'une colonie circulante de milliers de poux, d'où une rentrée du ventre durant tout le reste de l'appel.

Les poux de corps faisaient partie de notre vie et, déjà au fort du Hâ, j'avais appris à les traquer le long des coutures des chemises ou caleçons où on trouvait souvent, aux intersections, une grosse mère-pou toute surprise d'être découverte.

Les Allemands avaient une peur panique des poux à cause du typhus et se supposer porteur de poux était le moyen le plus sûr d'obtenir douche et désinfection. C'est ainsi que je me tenais un jour, nu et attendant le retour de mes vêtements, en compagnie de Boulloche, futur ministre, âgé à l'époque d'une trentaine d'années et porteur d'une cicatrice abdominale souvenir d'une balle reçue au cours d'une arrestation mouvementée. Nous devisions gaiement et il m'expliqua le comportement intéressant des morpions, petites bêtes agiles et craintives, locataires des poils pubiens, qui se promenaient de poil en poil comme les singes de liane en liane dans la forêt vierge, mais qui, à la moindre alerte, se réfugiaient à la base des poils en s'y blottissant sous forme d'une petite tâche noire à peine plus grosse qu'un point et évoquant une tache de crasse. Cette remarque d'entomologiste me servit beaucoup ultérieurement dans ma vie médicale pour dépister les parasites chez les malades aux urgences hospitalières, notamment les S.D.F.

Un ami de mon frère, à moitié Anglais par sa mère et que j'ai retrouvé à Compiègne, avait aussi connu les gens de la rue Mallet-Stevens. Il avait été parachuté en France comme agent secret et on lui avait remis une pastille K (au cyanure de potassium) pour suicide préventif éventuel en cas de prise. Dès son arrestation, il avait mis la capsule dans sa bouche, se réservant de la croquer ultérieurement. De ce fait, durant son interrogatoire, il avait une élocution zézeyante, entraînant une recrudescence de coups de la part de ses tortionnaires l'accusant de faire l'imbécile ! Cependant, malgré des hésitations, il ne croqua pas la capsule le premier jour et, le soir venu, il la mit en réserve dans sa poche, en se disant qu'il serait toujours temps de l'utiliser le lendemain. Mais dès le réveil, quand il mit la main dans sa poche pour récupérer la précieuse capsule, il ne trouva plus qu'un grand trou bordé de traces de brûlures, probablement provoquées par l'écrasement de la capsule durant la nuit en fonction des retournements du sujet. Il m'a d'ailleurs expliqué que cela lui avait sauvé la vie, car, sinon, avec ce qu'il avait dû endurer par la suite, il aurait sûrement croqué la capsule. Ce problème des capsules de cyanure semble avoir toujours été difficile à gérer et plusieurs sujets ont accusé, après la guerre, les capsules d'être inefficaces ou ont même suggéré que les Anglais mettaient volontairement des capsules inoffensives pour rassurer leurs envoyés. Cependant il semble que le cyanure s'altère facilement et forme au contact de l'air du cyanate inoffensif. J'en veux pour exemple le suicide raté d'un pharmacien de mon hôpital qui, déprimé, avala du cyanure de potassium pris dans un pot de son laboratoire, mais, au lieu d'une mort foudroyante, il fit une crise d'épilepsie faciale gauche accompagnée d'une cyanose intense, puis guérit de cet incident avant de réussir à se pendre ultérieurement. Nous en tirâmes la conclusion que son cyanure était éventé et transformé pour majorité en cyanate.

Un jour, nous fûmes spectateur d'une scène étrange, avec un attroupement progressif d'individus dans l'espace s'étendant entre les deux bâtiments 4 et 5, les cuisines, les latrines et le théâtre, ce qui formait un quadrilatère invisible depuis les miradors. J'étais au bout du bâtiment 4 et je vis la foule se diriger vers cet espace où on entendait des hurlements et des gens se battre, jusqu'à ce que les Allemands intrigués par le bruit et la concentration de gens viennent y mettre brutalement bon ordre. Il s'agissait d'une altercation entre deux Espagnols arrêtés au Havre et un agent de la Gestapo française, qu'ils venaient de reconnaître et qui avait, au Havre, torturé leur sœur de 4 ans pour les faire avouer avant d'être ultérieurement arrêté et déporté par ses employeurs. Ils cherchaient donc à juste titre à le mettre à mort en

essayant préalablement de lui arracher les yeux, opération beaucoup plus difficile qu'on ne le pense. La suite fut non moins éloquente : le gestapiste fut isolé au mitard pour sa protection et les agresseurs mis au mitard également (pas dans le même) avant leur envoi accéléré vers les camps de concentration allemands. Mais, auparavant, nous eûmes un spectacle inédit et impressionnant de dressage de chien où, tous réunis sur la place d'appel, nous vîmes les deux Espagnols debout contre l'extrémité du baraquement 4, « *fissage à le mur* », et le chien-loup de service venir mettre ses deux pattes sur leurs épaules et les déshabiller en un clin d'œil en déchirant leurs habits à coups de crocs.

Le camp comportait du personnel « *stamm* », c'est à dire des prisonniers travaillant au camp et qui n'étaient pas déportés au-delà : il s'agissait pour moitié de communistes français et pour moitié d'Espagnols réfugiés en France depuis la guerre d'Espagne, dont quelques-uns ont pu former des maquis dans le sud-ouest, mais dont la plupart sont restés internés en camps de réfugiés du fait des gouvernements de l'époque, puis du fait des Français du gouvernement de Vichy et enfin du fait des Allemands. Un jour, un groupe de ces Espagnols, qui avait fait une corvée extérieure, s'était arrêté, au retour, au bistrot où leurs sentinelles accompagnatrices s'étaient enivrées de sorte qu'ils avaient perdu ces dernières, mais au lieu de chercher à s'évader, ils sont revenus à la porte du camp où ils ont eu le plus grand mal à se faire réintégrer par les sentinelles qui ne voulaient pas leur ouvrir.

Dans le camp, comme dans beaucoup d'autres, il y avait de nombreux homosexuels et, comme j'avais, à l'époque, une jolie tournure, je devais faire très attention pour ne pas risquer d'engendrer de dangereuses passions. L'un de ces homosexuels notoires était l'interprète du camp, Français ayant vécu longtemps en Afrique, pas beau physiquement mais ayant beaucoup de charme intellectuel par ses connaissances et redoutable joueur de dames. Il faisait toutes les traductions pour nous aux Allemands et nous emmenait au parloir les rares fois où nous avions des visites. Un jour, il voulut tenter sa chance, alors que nous jouions aux dames dans une petite chambre à 4 du bâtiment 8 que je partageais avec Lenclud, fils d'un général ; et avec Jean-Py Eyrisch, artiste peintre arrêté pour marché noir et faussaire en Corot. Je m'aperçus qu'il avait une érection soudaine, mis fin à la partie et voulus partir de la pièce où nous n'étions que deux. Il m'emboîta le pas par derrière et, par surprise, m'a attrapé et infligé un solide « patin » avec sa langue. Furieux, je lui ai dit de ne plus jamais recommencer et il a pris un air confus et contrit. Parallèlement, j'ai fait courir, dans le camp, le bruit que j'étais en ménage avec le fils du général Lenclud, bon copain, à cent lieues de l'homosexualité, mais doué d'une solide carrure pouvant décourager les importuns. Cette rumeur fut faite, bien-sûr, avec la pleine complicité de Lenclud de sorte que notre ami interprète ne m'a plus jamais importuné, mais m'apportait timidement tous les jours un petit bifteck et un verre de lait, denrées exceptionnelles dans le camp, que nous dégustions joyeusement à sa santé, en bons complices, avec Lenclud.

3.2 Les évasions de Compiègne

Avant la nôtre, les évasions réussies du camp de Compiègne ont été peu nombreuses et antérieures à 1944. Une évasion individuelle a eu lieu un matin de bonne heure, par temps de brouillard, où un détenu a pu s'esquiver en jetant une échelle au-dessus de la clôture de barbelés au niveau des cuisines, qui faisaient hernie dans le réseau de barbelés. Une autre, plus originale, a eu pour prétexte la venue dans le camp de la « pompe à merde ». Quand elle eut terminé son travail, un prisonnier a ramassé tranquillement un tuyau, se l'est mis sur l'épaule et est sorti du camp à pied en emboîtant le pas à la citerne mobile. De sorte que, quand nous étions au camp, la seule fois où j'ai vu travailler la pompe à merde dans le camp, elle était gardée militairement par quatre soldats armés de mitraillettes, pour déjouer toute nouvelle tentative.

Une autre évasion célèbre fut celle des communistes de 1942, qui a fait évader 19 responsables avec Georges Cogniot en tête, par un souterrain, qui avait été creusé par la base et sûrement pas par les responsables, car, dans son livre intitulé *L'évasion*, livre de propagande écrit par Georges Cogniot après la guerre et que j'avais acheté pour connaître les détails sur cette évasion, il n'est mentionné aucun élément technique, preuve manifeste qu'il n'a pas creusé un centimètre de tunnel. Il semble, en effet, que le tunnel ait été creusé à une époque où on construisait un puisard vertical pour les eaux usées de la cuisine et il est vraisemblable qu'à partir de ce puisard les ouvriers communistes ont creusé, de part et d'autre du puisard, les deux segments du tunnel, l'un vers l'extérieur du camp, l'autre vers le bâtiment du théâtre proche des cuisines du camp, dans la petite pièce que nous avons annexée par la suite. Lors de la découverte de l'évasion de 1942, les Allemands, soucieux de ne pas défaire leur réseau de barbelés, ont laissé intact, sous le réseau, le segment de tunnel que nous avons retrouvé deux ans plus tard et dont ils ont effondré le reste par en haut, ce qui nous a permis, en creusant ce remblai, de nous diriger sur le fond et les côtés, à condition d'étayer le haut.

Durant mon séjour à Compiègne, j'ai connu un lieutenant d'infanterie, ancien cyrard, qui s'était déjà évadé à plusieurs reprises et qui circulait toutes les nuits dans le camp en rampant. C'est lui qui nous a appris que l'on pouvait délibérément ramper la nuit sous les feux de projection des miradors, à condition de porter des vêtements sombres et de s'immobiliser lors du balayage lumineux car, même en terrain plat nu, il y avait suffisamment d'ondulations de terrain pour masquer la silhouette du rampeur. Il avait ainsi reconnu tout le camp et même exploré l'égout qui allait vers l'Oise, mais dont il pensait qu'il était fermé au bout par une grille. Ce même sujet pensait s'évader du train et fabriquait à ce propos, à l'aide d'un tiers-point, des petites scies qu'il distribuait à ses co-détenus quand ils partaient en convoi, en leur expliquant de se les cacher dans la raie des fesses ou mieux dans l'anus après les avoir enrobées d'un mouchoir. Il m'a appris sa technique et m'a donné le tire-point lors de son départ en convoi en Allemagne en avril 1944. La technique était simple : nous avions le droit d'acheter, à la cantine du camp, des petits canifs recouverts de nacre ; sous la nacre, de chaque côté, existait une monture en fer de la largeur de la lame et servant à la rigidité du canif ; après démontage, on obtenait deux petites bandes de fer qu'il suffisait de munir de dents de scie à l'aide du tiers-point ; simple mais ingénieux !

Ceci étant, les scies n'ont guère été utiles pour deux raisons :

- tout d'abord, il m'a été dit que, fréquemment dans les wagons à bestiaux servant aux déportations et pourvus de paille sur le plancher, les cheminots dissimulaient, sous la paille, des instruments type pince monseigneur, beaucoup plus performants que nos petites scies ;
- en second lieu, s'évader du train n'était pas facile car, mis à part le danger de sauter en pleine vitesse ou de freiner le train avant, mais en alertant les gardiens allemands, les co-détenus étaient hostiles aux évasions par crainte des représailles qui ne manquaient pas de se produire : descente du wagon ouvert, mise à nu des passagers, *schlagage* général, puis empilement dans le wagon suivant ou précédant au double de sa contenance, avec le résultat souvent mortel qui s'en suivait.

4 Mon évasion par tunnel (dimanche 11 juin 1944)

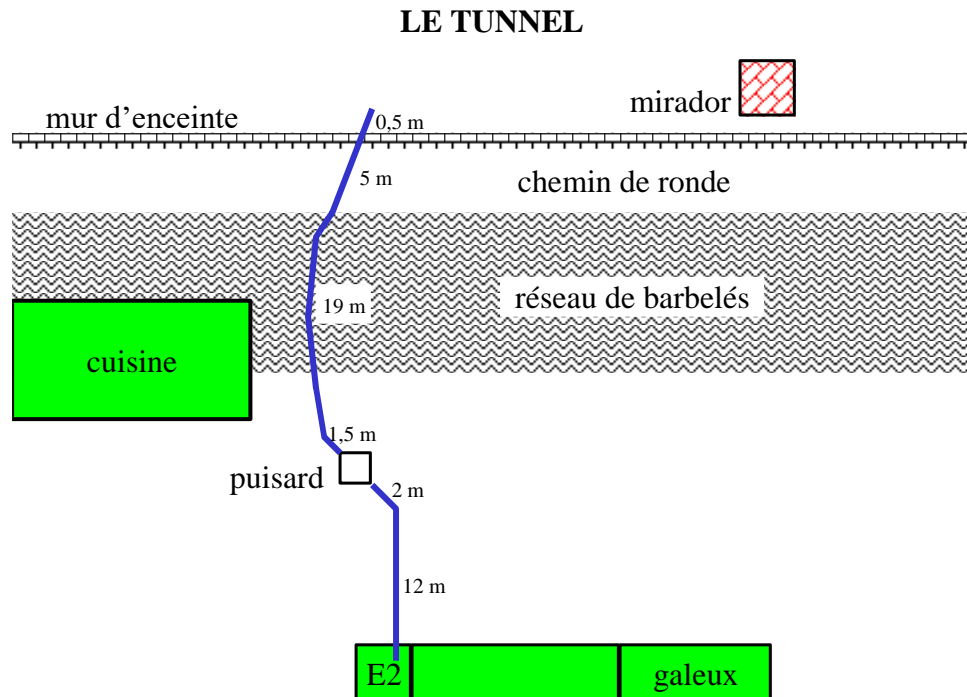
4.1 Les origines

Il existe plusieurs tentatives d'évasion du camp de Compiègne par tunnel dont une seule a réussi avant la nôtre.

- a) Un début de tunnel partait de la chapelle de culte protestant située près du bâtiment 1. Nous l'avons exploré sommairement un matin de fin mars 1944 à 7 heures avant l'appel. Mais ce fragment de tunnel était inexploitable car il avait été comblé par les Allemands à l'aide de purin, ce qui rendait le recreusement impossible. Cette exploration a duré 10 minutes avec Bommelaer explorant le tunnel, moi-même faisant le guet devant la chapelle. Ces 10 minutes ont suffi pour que nous soyons dénoncés et, deux heures après, une patrouille de 4 Allemands se situait devant la chapelle qui a été ultérieurement fermée définitivement.
- b) Un autre fragment de tunnel partait en principe d'une des chambrées du bâtiment 6, mais nous n'avons jamais pu en découvrir le départ.
- c) Le seul tunnel qui avait conduit à une évasion réussie fut creusé en 1942 par « la base » et a permis à Georges Cogniot et à 18 autres responsables communistes de s'évader. Le départ de ce tunnel se situait dans une petite pièce désaffectée située dans le grand bâtiment proche des cuisines qui servait de salle des fêtes. Le départ de ce tunnel était marqué par un rectangle de terre battue devant la fenêtre de cette petite pièce. En effet, après sa découverte, les Allemands l'avaient comblé mais n'avaient pas recimenté le sol. Toutefois quand nous avons exploré cette entrée avec Bommelaer, toujours fin mars 1944, il était impossible de recreuser à cet endroit, puisque la pièce était ouverte à tout venant.
- d) Les égouts étaient également une possibilité d'évasion. Nous ne les avons pas personnellement explorés, mais un de nos camarades, lieutenant d'active, très axé sur les évasions dont il était un spécialiste, se promenait toutes les nuits dans le camp et nous a donné de précieux renseignements, en nous signalant tout d'abord, que couché à plat, même en terrain nu, on ne peut pas être vu du mirador par le balayage du faisceau du projecteur, à condition de ne pas bouger et de ne pas, bien-sûr, créer de tâche blanche. Ce même camarade prétendait avoir exploré les égouts mais sans aller jusqu'au bout ; il pensait qu'il y avait une grille séparant la sortie de l'égout de l'Oise, ce qui rendait l'évasion difficile. Ce même camarade avait un tiers-point, outil précieux avec lequel il faisait des scies pour favoriser les évasions du train. Il m'en a donné la technique et j'ai fait de nombreuses scies en utilisant les armatures de fer des petits couteaux qu'on avait le droit d'acheter à la cantine, qui, traitées pour former des dents à l'aide du tiers-point, donnaient d'excellentes petites scies très efficaces. Nous préparions donc des scies à chaque départ pour en pourvoir les camarades qui le désiraient.
- e) Ma motivation d'évasion était profonde, car bien que ne sachant pas plus que les autres ce qui nous attendait avec certitude, j'étais décidé à me sauver dès que j'en aurais la possibilité. Cette décision s'est trouvée renforcée dans le courant d'avril quand nous avons vu revenir de Mauthausen notre camarade Maurice Montet, qui devait être théoriquement libéré et qui avait été, de ce fait, séparé des autres déportés dès l'arrivée à Mauthausen. Cependant le peu qu'il en avait vu et de ce qu'il en a dit à ses amis sûrs, dont j'étais, ne nous donnait plus aucune envie d'aller jusqu'au bout du voyage de déportation. Lui-même a été malheureusement redéporté à Dora au début de mai 1944.

4.2 Notre tunnel

Le tunnel qui nous a permis de nous évader finalement n'a été en somme que la réouverture du tunnel creusé par les communistes. Il n'y avait pas de ciment à faire sauter au départ, mais simplement le remblai de terre battue qui se poursuivait jusqu'au fond de la tranchée. Une fois enlevé ce remblai, qui avait une profondeur d'un mètre cinquante, on arrivait au tracé du tunnel et ce tunnel avait été remblayé par de la terre meuble en effondrant le sommet, de sorte que nous n'avions qu'à retirer cette terre en nous guidant sur les côtés durs et le fond dur du tunnel et en étayant le toit qui, sinon, n'aurait cessé de s'effondrer.



Le déblaiement de la terre posait un problème, qui a été résolu en découpant une trappe dans le plafond pour permettre de mettre la terre dans le grenier. La trappe était remise tous les soirs et portait, sur l'un de ses bords, une baguette électrique, ce qui permettait de masquer la fente. Dans le grenier travaillaient, tandis que l'on creusait, deux « répartiteurs de terre » car il fallait étaler la terre dans tout le grenier où se trouvait déjà la terre du premier tunnel, de sorte que nous craignions des effondrements, surtout vers la fin de mai 1944, quand les Anglais ont commencé à bombarder la gare de Compiègne. À cette époque, notre grande terreur était l'effondrement du toit, si les bombes secouaient un peu trop le bâtiment. Le déblaiement de la partie initiale du tunnel a dû se faire autant que je me souviens, sur une douzaine de mètres puis le tunnel a fait un coude sur la gauche, s'est poursuivi sur une longueur de deux mètres et a brusquement débouché dans le puisard situé entre le bâtiment de départ du tunnel (bâtiment des galeux) et le bâtiment des cuisines. La traversée de ce puisard a posé un problème sur lequel nous reviendrons, puisqu'il avait deux mètres de côté et que nous l'avons traversé en diagonale. De l'autre côté du puisard, le tunnel était toujours bouché, cette fois avec du mâchefer. Cependant au bout de 1,50 mètres, on a eu l'heureuse surprise de trouver une grande longueur, je pense une douzaine de mètres, entièrement creusée et non effondrée, formant un tunnel creusé dans de la pierre dure et qui correspondait à la zone située sous les barbelés que les Allemands avaient eu la paresse de combler. Ultérieurement, le tunnel a traversé sous le chemin de ronde et est sorti de l'autre côté du chemin de ronde au-delà du

mur d'enceinte, mais beaucoup plus près de celui-ci que nous ne le pensions. Là aussi nous y reviendrons.

4.3 Mon intervention personnelle

Mon intervention personnelle se situe à partir de mi-mai 1944, quelques jours après le début des travaux, car je n'avais pas été averti du démarrage du tunnel. Je l'ai découvert car à l'époque je me trouvais au bâtiment 8 partageant une chambrée avec Kiki et Lécole, deux Savoyards qui étaient policiers du bâtiment 8. Or Lécole, un soir, avait les cheveux sales et, en lui touchant la tête, j'ai senti de la terre et, comme je connaissais toutes les possibilités de tunnel du camp, je lui ai fait rapidement avouer qu'ils avaient commencé à recreuser le tunnel des communistes. Ce recreusement s'était fait, à ma connaissance, sous la direction de Marius dont je ne sais plus le nom. Je pense que c'était Giraudon, qui était policier du 4, et qui était l'âme et la cheville ouvrière de ce tunnel.

Le premier point fut d'isoler et de fermer la chambre d'où partait le tunnel pour pouvoir y creuser tranquillement. Ce fut relativement facile, car on avait décidé de créer un bâtiment des galeux, pour séparer les gens atteints de la gale des autres prisonniers. Ce bâtiment des galeux avait été fait dans une moitié du grand bâtiment de la salle des fêtes. Pour le bâtiment des galeux, il fallait un chef de bâtiment. Ce chef de bâtiment (Nicolas), n'étant pas galeux lui-même, devait avoir un local séparé et le seul local disponible était celui d'où partait le tunnel : il lui fut donc attribué. Ceci lui permit d'y mettre un cadenas, de le laisser fermer toute la journée, alors qu'il se montrait dans le camp. Cette facilité nous permettait d'enfermer dans la chambre l'équipe travaillant et de la laisser travailler en toute tranquillité. L'équipe se composait d'un creuseur qui était en pointe dans le tunnel, d'un aide tirant la terre vers l'arrière, dans une gamelle avec va et vient de ficelles, creuseur et aide changeant périodiquement. Dans la chambre se trouvait un guetteur qui prévenait dès que les Allemands passaient dans le chemin de ronde voisin ; ces avertissements se faisant à l'aide de signaux électriques, car il nous fallait voir dans le tunnel et on avait donc branché de l'électricité avec des ampoules disposées tous les quatre ou cinq mètres. Un jeu de signaux d'extinction et d'allumage périodique permettait facilement de prévenir les gens du tunnel quand ils devaient s'arrêter de travailler.

Enfin deux personnes se trouvaient dans le toit. Leur rôle était de répartir la terre, rôle qui était capital et qui heureusement s'est terminé, dès que l'on a débouché dans le puisard, où nous avons pu rejeter ensuite la totalité de la terre enlevée plus loin.

Les dimensions du tunnel étaient étroites. En largeur c'était une largeur d'épaule moyenne. En hauteur on pouvait y avancer en rampant. On ne tenait pas vraiment à quatre pattes. De plus il fallait boiser très souvent pour éviter les effondrements.

L'un de nos creuseurs, Janjisch, un Yougoslave, ne pensait qu'à creuser et ne voulait jamais étayer, de sorte qu'immanquablement, au bout d'un mètre cinquante de creusement, une masse de terre s'effondrait et, plusieurs fois, j'ai dû le tirer par les pieds, à moitié étouffé tandis qu'en boisant régulièrement au bout de cinquante centimètres de creusement, il n'y avait aucun problème.

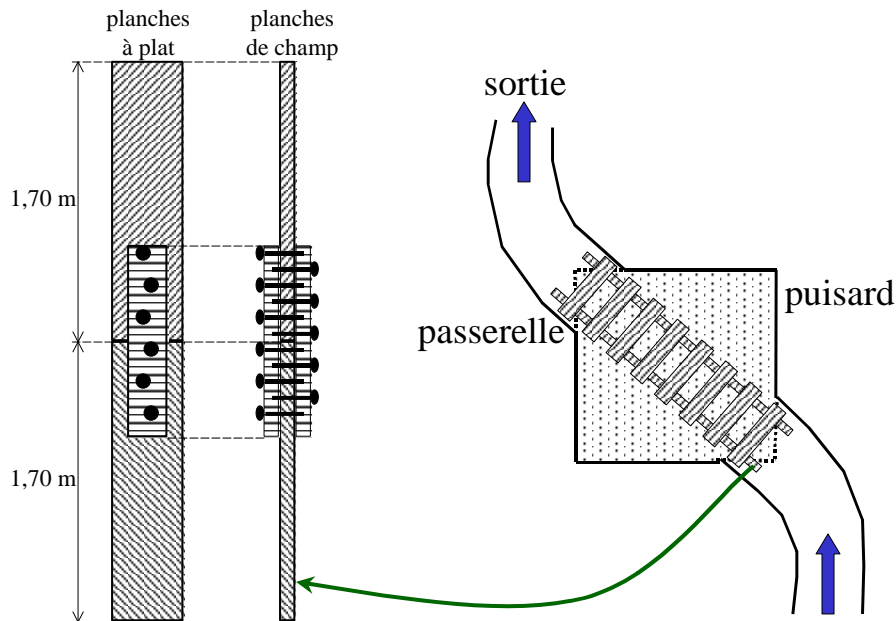
Les boisages étaient tirés des châlits de lit démolis et nous profitions de chaque départ en convois pour faire des razzias dans les chambres vides ; les chefs de bâtiment faisant également des razzias pour alimenter leurs poêles personnels, cela ne se voyait pas trop et surtout cela n'étonnait pas.

L'électricité nécessitait d'avoir du fil électrique, denrée rare dans le camp. Nous avions eu un petit stock au début, puis nous nous en sommes fournis après, en le volant délibérément au chef du bâtiment A1, dont je ne sais plus le nom, mais qui était un journaliste très gentil, qui s'était désolé qu'on lui volât ses fils électriques, sans bien-sûr savoir que c'était nous. Il nous a même, après un premier vol, montré qu'heureusement il avait une réserve et, grâce à cette

réserve que nous lui avons fait impudemment disparaître le lendemain, nous n'avons plus eu de problèmes de branchement électriques. Cependant, le courant était du 220 volts et le tunnel humide, et très souvent on s'électrisait en travaillant dans le tunnel.

Le passage du puisard fut une aventure extraordinaire, car on a découvert le puisard après un tournant assez brusque de tunnel et on a constaté qu'ayant deux mètres de côté il fallait, si on voulait le traverser en biais pour rejoindre le coin opposé d'où repartait l'autre partie du tunnel, une passerelle de trois mètres : or nos longerons de bois de trois mètres ne passaient pas du fait de la coudure du tunnel.

LE PASSAGE DU PUISARD



C'est là où le génie de Marius a joué en construisant sur place une passerelle avec des planches clouées à plat, puis mises de champ, ce qui leur donnait une grande solidité, et recouverte ensuite de planches à plat faisant passerelle.

Cependant, là encore l'électricité nous posait des problèmes et nous n'arrivions jamais à passer sur la passerelle ou à la quitter sans recevoir une horrible décharge de courant électrique.

Après la passerelle, nous avons continué à creuser le tunnel dans un remblai de mâchefer et, au bout de deux mètres nous avons vu apparaître un long couloir voûté et concave faisant une grande concavité vers la droite, qui était la partie du tunnel non effondrée, creusée dans la roche calcaire avec des traces de burins au plafond et sur les côtés, tandis que nous trouvions, abandonnés là, les outils avec lesquels les communistes avaient creusé ce tunnel.

Nous avons cru comprendre, alors, que leur manière de creuser le tunnel avait été différente de la nôtre. À l'époque, en 1942, le puisard des cuisines était en construction et il semble que ce soient les ouvriers construisant le puisard qui en ont profité, sous le nez des Allemands pour faire deux branches, l'une rejoignant le bâtiment des « Galeux » et l'autre se continuant sous les barbelés.

Marius Giraudon fut la cheville ouvrière de ce tunnel et c'est lui qui nous a toujours guidés, a donné les conseils nécessaires et pris toutes les décisions utiles chaque fois qu'un problème se posait, et il s'est posé effectivement souvent des problèmes techniques. C'est lui qui a fait la passerelle du pont, qui a branché l'électricité, qui a découpé la trappe dans le toit et qui a fait ultérieurement, quand cela a été nécessaire, la dalle qui a été découverte après notre évasion.

Le chef du bâtiment des galeux (E2) avait un rôle très important qui consistait à se montrer partout, à évoluer dans le camp et surtout à ne pas être dans sa chambre, de façon à ce que personne n'ait l'idée de vouloir entrer chez lui. Enfin, dans sa chambre le camouflage de l'orifice du tunnel était fait par une table avec un tapis débordant et cachant le trou.

Il était important de connaître ce qui se passait au-delà du camp pour pouvoir convenablement terminer l'évasion. Dans ce domaine deux camarades nous ont servis dont je ne sais plus les noms exacts.

L'un était un ancien officier des corps francs, je pense qu'il s'appelait Cassaigne, il avait une carte d'État-Major, avait étudié la région et se chargerait de nous conduire.

L'autre était un couvreur communiste qui était permanent au camp (« *stamm* »). Je pense que cela devait être le matricule 5.795 mais je ne me rappelle plus son nom. Il était utile car, ayant été souvent sur les toits du camp, il savait ce qui se passait autour et il nous avait décrit le terrain pour que nous puissions ensuite nous guider après la sortie.

4.4 Les quatre derniers jours

Nous comptions nous évader dans les premiers jours de juin 1944, en choisissant un dimanche pour avoir plus de temps étant donné que l'appel se faisait plus tard. D'autre part nous ne voulions pas traîner ayant peur d'être appelés en convoi avant d'avoir pu nous évader. Au-delà des douze mètres tout faits qui nous avaient été livrés par l'ancien tunnel communiste au-delà du puisard, nous avons encore creusé sept ou huit mètres en pensant avoir creusé ces sept ou huit mètres au-delà du mur d'enceinte, de façon à émerger assez loin de ce mur et relativement près du début des champs qui entouraient le camp.

Cependant vers la fin mai, des problèmes ont commencé à se poser car Janjisch, le Yougoslave qui travaillait avec nous et qui était membre du parti communiste, avait dû demander à ses chefs l'autorisation de partir, et ceux-ci la lui avaient bien entendue refusée. À partir de là a commencé un chantage, les chefs communistes de Janjisch demandant de garder le tunnel secret et d'en profiter éventuellement pour faire rentrer la Résistance de l'extérieur, idée qui ne nous paraissait pas des plus réalisables. Par ailleurs nous craignions, par suite de ce chantage, des délations éventuelles. Sur ces entrefaites est survenu le débarquement allié le 6 juin et le chantage s'est accru pour faire entrer dans le camp la soi-disant Résistance. Nous avons alors décidé d'isoler totalement Janjisch du secret et de faire semblant de reboucher le tunnel. Dans ce but, Marius a fabriqué une fausse trappe, celle qui a été retrouvée après notre évasion ; elle était faite d'une large plaque de tôle recouverte de béton et de terre, de façon à ressembler à la terre battue primitive et à donner un son qui ne soit pas trop creux, si on venait à sonder l'endroit. Cette plaque a été disposée sur l'ouverture du tunnel, soutenue par en dessous par des cales de bois placées au niveau du trou d'entrée du tunnel. Le travail était bien fait et on avait vraiment l'impression qu'il n'y avait jamais eu de trou débouché à ce niveau. Cela a permis également de faire venir quelques personnages dans la chambre du chef de bâtiment des galeux, de façon à faire disparaître tout soupçon de creusement éventuel.

Cependant quelques jours plus tard, vers le milieu de la semaine du 4 au 11 juin, le jeudi je crois, nous avons recommencé à creuser, à quatre personnes en secret sans prévenir quiconque, pas même nos coéquipiers, et ce creusement a prolongé le tunnel de cinq mètres environ. Puis le dernier jour, le samedi 10 juin, nous avons, avec Marius, préparé la sortie en remontant en pente douce jusqu'à ne laisser qu'un petit chapeau de terre où l'on voyait les racines d'herbes, en le soutenant par un tampon de bois, lui-même maintenu par un étai pour éviter que quelqu'un marchant à l'extérieur n'effondre le trou.

D'autre part le camp contenait un chien policier, estimé à juste titre dangereux, et il semble que ce chien ait été empoisonné sur le conseil de Marius, mais je n'ai pas su comment.

4.5 Jour J – heure H

L'heure de l'évasion a été fixée dans la nuit du samedi au dimanche, 10 au 11 juin 1944, à 0 heure. Les gens devaient se rendre par petits groupes dans la chambre du bâtiment des galeux. L'ordre de sortie était très précis. Venait en tête Cassaigne, l'homme des commandos, car il connaissait la région, avait la carte d'État-Major et paraissait donc le plus qualifié pour sortir le premier vu ses antécédents de commando. Ensuite Marius Giraudon, le creuseur chef, moi-même, le creuseur en second, puis probablement Nicolas, Lécole et Kiki et les autres dont certains avaient creusé le tunnel et dont les autres étaient au courant, mais n'avaient pas participé à la confection du tunnel. Le dernier à sortir devait être le couvreur communiste, qui nous avait donné des renseignements sur l'extérieur du camp. C'est au cours de cette sortie que s'est produite la panique qui a fait que nous ne sommes partis que 13 au lieu de 20.

Elle s'est déroulée dans les conditions suivantes :

Au moment de la sortie, Cassaigne est sorti le premier après avoir enlevé le tampon. C'est en sortant que l'on s'est aperçu que l'orifice du tunnel n'était pas à cinq ou six mètres du mur d'enceinte, mais immédiatement contre lui, de sorte que si l'on n'avait pas creusé ces cinq mètres supplémentaires, nous serions sortis en plein chemin de ronde ! Cassaigne est donc sorti et a commencé à progresser vers un champ dans une portion dépourvue d'herbes et faite uniquement de terre battue ou labourée, non semée. Nous devions sortir toutes les trente secondes.



De gauche à droite, le geôlier dit Andréas le boxeur qui tient en laisse Prado le plus féroce des molosses, le S.S. Jaeger "l'Homme aux Chiens" au centre le capitaine Nachtigall et à sa gauche le sous-officier Kuntz

Après qu'il eut fait une dizaine de mètres, Marius, dont la tête émergeait, s'apprêtait à le suivre quand, dans la nuit noire sans lune, il a entendu et vu arriver deux Allemands, Paul l'Autrichien et un autre, qui remontaient depuis l'Oise. Ces Allemands sont passés entre Cassaigne et Marius qui rentraient précipitamment dans le trou. Au moment où ils passaient, heureusement sans chien, puisque celui-ci était mort, Paul a montré à son collègue quelque chose dans le ciel en direction des étoiles, et nous nous sommes toujours demandé s'il n'avait pas vu Cassaigne et s'il n'avait pas, de ce fait, favorisé notre évasion, ce qui aurait très bien pu être dans sa manière.

Marius rentrant m'a télescopé, j'ai télescopé à mon tour celui qui était derrière moi et ainsi de suite jusqu'au bout. En même temps que cet arrêt avec recul brutal, des explications confuses

s'en sont suivies. Marius m'a simplement dit à voix basse de me taire et de rester tranquille, qu'il y avait des Allemands. J'ai transmis ce message derrière, mais par le jeu du téléphone, le message a été transformé et, arrivé vers la passerelle, il s'est transformé en une panique où l'affaire était devenue une fusillade faite par les Allemands qui nous attendaient à la sortie.

Cette panique s'explique pour deux raisons : d'une part depuis quelques jours une certaine inquiétude régnait parmi les conjurés et je me souviens par exemple que Radot, le chef du bâtiment 8 qui devait s'évader avec nous, avait décidé de ne plus le faire, en étant persuadé que les Allemands nous attendraient en dehors avec des mitraillettes : ceci à la suite du chantage des communistes. Par ailleurs, le dernier, après lequel s'est fait la panique était un Niçois dont les motivations nous ont toujours paru un peu suspectes et nous nous sommes demandé après coup s'il n'avait pas saisi l'occasion de créer cette panique en se disant que moins nous serions d'évadés, plus nous aurions de chance de passer au travers des mailles.

Toujours est-il que vers l'avant, dans les premiers, après le premier moment d'inquiétude, Marius m'a dit que tout allait bien et est sorti. Je suis sorti à mon tour trente secondes derrière lui. J'ai d'ailleurs paniqué en silence au milieu du *no man's land* en entendant un bruit dans le mirador. J'ai imaginé qu'ils me mettraient en joue alors que c'était simplement le volet rabattu par le soldat qui avait manifestement trop chaud, puis j'ai vu le suivant sortir et suis reparti ; quelques mètres plus loin nous étions dans les herbes totalement camouflés.

J'ai gardé le souvenir de cet instant de panique comme celui d'une peur abjecte : je me pensais mis en joue, tâchais de cacher ma figure, souhaitais pouvoir rentrer dans la terre et cherchais à me rappeler comment on disait en allemand : « ne tirez pas, je me rends » ; je pensais d'autre part à mes camarades dans le camp, bien au chaud, et me disais que je serais mieux avec eux et que j'étais idiot d'être là ; mais, en même temps, je me dégoûtais de cette peur et de cette lâcheté. L'ensemble a dû durer une dizaine de secondes qui m'ont paru une éternité ; en effet, en me retournant, je vis le suivant qui débouchait du tunnel et réalisais qu'il ne se passait rien. Étant reparti, quelques secondes plus tard, je me trouvais dans les hautes herbes totalement invisibles et, ivre de joie, je me mis à y courir à quatre pattes comme un chien fou, en tournant sans m'en rendre compte et arrivant à la lisière des herbes, en levant la tête, je me vis au bord du *no man's land* sous le mirador. Je me dis alors que cela suffisait comme cela et qu'il fallait se calmer, ce que je fis.

Par contre, derrière nous dans le tunnel, la situation s'était modifiée, car au-delà du douzième candidat à l'évasion, est survenue une panique et il semble qu'il y ait eu cinq ou six personnes refluant en désordre et en poussant des cris silencieux sur la passerelle traversant le puisard. C'est d'ailleurs un miracle que cette passerelle ne se soit pas effondrée. Le dernier qui devait fermer la marche, le couvreur, a reflué comme les autres du fait de la panique, mais n'a pas perdu son sang froid et, dans la chambre d'où partait le tunnel, il a attendu, s'est rendu compte qu'il n'y avait aucune lumière dans le camp, aucun balayage ni aucun coup de feu et que par conséquent il était peu vraisemblable que les Allemands fussent alertés. Il a donc attendu une dizaine de minutes puis a repris le tunnel, s'est évadé, nous a rejoints et nous a raconté alors ce qui s'était passé.

Il est certain que d'autres gens auraient pu s'évader et qu'une bonne noria aurait pu s'établir. Mais il est non moins certain que plus il y a de gens qui s'évadent, plus les risques d'être découverts existent. Nous avions d'ailleurs décidé, dès le départ, du nombre de gens qui partiraient et en principe personne (pour ne pas créer de jalousie) ne devait rien dire à personne. Le secret était d'autre part une des conditions de la réussite. Pour ma part, ayant beaucoup creusé le tunnel, j'avais demandé et obtenu l'autorisation de faire évader avec moi quelqu'un de mon choix mais ceci n'a finalement pas été possible, car l'un des responsables de mon réseau, Jovignot, le seul restant au camp, se trouvait à l'époque à l'infirmerie avec une blessure à la jambe et était incapable de prendre le tunnel. Un autre jeune homme, à qui je

pouvais offrir de s'évader avait un camarade qu'il ne voulait pas abandonner et, de ce fait, comme je n'avais droit qu'à une place, il n'a pas pu partir.

4.6 La suite de l'évasion

Après ma pérégrination dans les herbes sous le mirador, je rebroussais chemin vers le sud sud-est et rejoignis à quelques centaines de mètres de là une meule de foin qui était notre point de ralliement. Nous y retrouvâmes tout le monde sauf Cassaigne qui avait disparu et nous vîmes arriver le couvreur, le dernier à partir, qui nous raconta la panique et le reflux des derniers candidats à l'évasion (du 12 au 18^{ème} de la liste).

En partant à nouveau vers le sud, nous vîmes deux éclats bleuâtres de tir d'arme automatique partant du bord de l'Oise, tirant en notre direction sans que nous entendions siffler les balles. Kiki le Savoyard, relayé par Lécole, autre Savoyard, se mit à crier à voix basse que nous étions repérés et qu'on nous tirait dessus, ce qui ne paraissait pas évident. Il faut savoir que Kiki avait un certain côté phobique, car il n'avait pas pu creuser le tunnel sous prétexte que l'on n'y respirait pas, affirmation qui ne m'a jamais frappé.

Quelques minutes plus tard, nous vîmes un avion (allié ?) abattu par la *flak* qui se désintégra en vol en un gigantesque feu d'artifice avec projection de balles traçantes en toutes directions, tandis qu'on voyait une corolle de parachute descendant au loin. Immédiatement, Kiki se mit à répéter que nous étions repérés, sans expliquer comment il pouvait faire une relation entre cet avion abattu et notre évasion. Toujours est-il qu'à partir de ce moment Lécole et lui ont suivi le groupe en restant toujours à 40 mètres derrière.

Au cours de la poursuite de notre marche, nous arrivâmes près d'une haie d'arbres bordant un ruisseau et entendîmes du bruit de l'autre côté du ruisseau. Après quelques hésitations de part et d'autre, nous reconnûmes Cassaigne qui nous cherchait depuis une heure.

Continuant notre périple, nous arrivâmes en bordure du hameau de La-Croix-Saint-Ouen et y vîmes, à quatre heures du matin, un sujet sortant de chez lui en pyjama pour un petit besoin et qui, apercevant cette horde de dix personnes à l'allure inquiétante, rentra précipitamment chez lui.

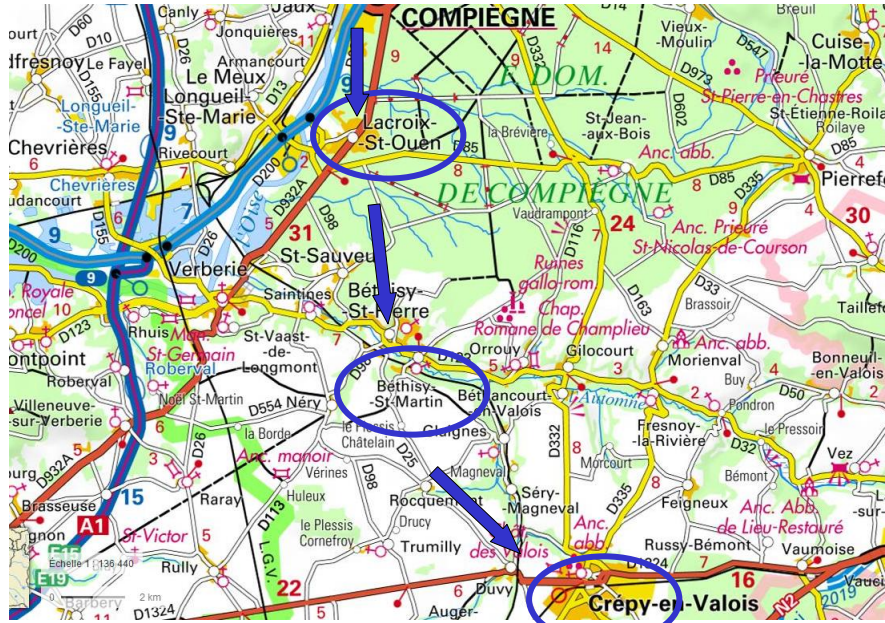
Ultérieurement, juste avant de traverser la route nationale pour entrer en forêt de Compiègne, toujours vers le sud sud-est, nous entendîmes un bruit de camion et, restant planqués dans le fossé, nous vîmes s'arrêter un camion militaire allemand dont les occupants changèrent un pneu, ce qui nous valut un bon quart d'heure d'attente. Après le départ du camion, nous traversâmes la forêt sans y trouver trace de la Résistance locale, puis, à la sortie de la forêt, nous obliquâmes toujours vers le sud-est pour éviter Verberie connu pour être le siège de la *feldgendarmarie* de la région.

Le terrain se prêtait au déplacement clandestin, car il comportait des dépressions dans lesquelles se trouvaient les villages et les cultures maraîchères et des petites collines en plateau, siège de plantations et notamment de blé avec, en bordure de ces plateaux, des lignes d'arbres disposés à la limite du plateau et de la pente vers les creux. Nous cheminions donc de préférence sous les arbres, avec la vallée sur notre droite et le plateau cultivé sur notre gauche, de façon à voir venir de loin les surprises et à pouvoir nous cacher d'éventuels avions.

En fin de matinée, après un périple d'une vingtaine de kilomètres depuis notre sortie du camp de Compiègne, nous arrivâmes à Bethisy-Saint-Martin, où nous fûmes accueillis dans une maison de gardes-barrière, par un ménage de cheminots communistes dont la femme nous a nourris (omelette pour tous) et a lavé toutes nos affaires avec un dévouement remarquable.

Nous avons passé l'après-midi à nous reposer, puis sommes partis dans la nuit pour rejoindre Crépy-en-Valois et prendre le train du matin, dit train des travailleurs, qui était non surveillé. L'accompagnement était fait par deux membres de la Résistance locale et fut pittoresque, car, peu avant un pont sur une voie ferrée, les deux accompagnateurs nous ont décrit oralement le reste du chemin avec quelques vagues explications. Nous leur avons dit qu'ils devaient venir

jusqu'au bout, mais ils protestaient qu'ils étaient pères de famille et qu'ils avaient déjà pris assez de risques. Nous les avons alors menacés s'ils ne venaient pas jusqu'au bout en leur expliquant que nous n'avions rien à perdre. Ils ont donc continué avec nous, mais en passant sous le pont dans la nuit noire, nous avons compris leur démarche en apercevant une silhouette qui se penchait sur le parapet du pont puis détalait à toutes jambes. Manifestement, c'était un garde français, civil, requis, qui a pensé que nous allions faire sauter le pont. Les deux résistants nous ont laissés finalement au point de rendez-vous, à environ un kilomètre de la gare de Crépy-en-Valois, où un cheminot est venu nous prendre en charge à cinq heures du matin. Ce cheminot en uniforme nous accompagnait lorsque, dans un chemin creux, en haut d'un petit dôme, nous nous sommes trouvés, nous treize d'un côté, nez à nez avec cinq *feld-gendarmes*, aussi surpris que nous et manifestement non avertis. Alors que nous étions tous intérieurement paniqués, Marius qui ne perdait jamais son sang froid, en les voyant à une dizaine de mètres, a tout de suite glissé sur sa manche un brassard de cheminot, ce qui donnait deux cheminots pour accompagner le groupe. Le cheminot officiel, en passant devant les *feld-gendarmes* qui le regardaient d'un air surpris a hurlé : « *Arbeit gare* » et a brandi ses papiers tandis que Marius leur montrait son brassard. Pendant ce temps nous avançons en avant du vrai et du faux cheminot. L'un d'entre nous a commencé à marcher d'un pas rapide, presque en courant : Marius l'a rapidement mis au pas en lui disant d'une voix juste audible de rester tranquille. Nous avons marché comme cela, paniqués, pendant une dizaine de mètres jusqu'au tournant et, à partir de ce moment-là, tout le monde a pris en silence ses jambes à son cou. Je me suis retrouvé ayant franchi deux murs sans savoir comment. Les *feld-gendarmes* ne se sont apparemment inquiétés de rien et ils semblent ne pas avoir remarqué les deux Savoyards qui traînaient en queue de notre troupe et qui, toujours persuadés que nous étions repérés, ont rebroussé chemin et se sont engagés dans un lagon latéral. Ce manque de méfiance de la part des *feld-gendarmes* nous a fait supposer que nous n'étions pas signalés et il est vraisemblable que le commandant du camp qui ne tenait pas à être muté sur le front russe n'a pas signalé notre évasion et nous a ultérieurement déclarés « évadés du train ». Cette hypothèse est corroborée par les constatations faites ultérieurement par mon frère qui, agissant comme agent de renseignement de l'armée Patton (3^{ème} armée), a pu consulter le fichier de la Gestapo de Metz et y a trouvé mon nom dans un avis de recherche avec la mention "évadé du train". Nous avons finalement rejoint la gare où entrait le train des travailleurs, sommes montés dans ce train qui était bondé, sommes arrivés à la gare du Nord à Paris à un moment où éclataient des sirènes d'alerte, qui nous ont paru extrêmement bien heureuses et nous nous sommes, comme tout bon citoyen, rués vers les abris anti-aériens. Plus tard dans la rue Saint-Denis, nous avons été recueillis dans un café que l'un d'entre nous connaissait et pris en charge par un employé du gaz. Nous avons eu l'intéressante surprise de repérer dans cette rue un des Allemands du camp connu pour sa méchanceté et que nous appelions « l'Homme au Chien ». Mais étant donné qu'il était en uniforme et que nous étions de simples citoyens, il ne nous a heureusement pas reconnus.



(carte actuelle)

4.7 Légendes sur le tunnel

Durant le temps où nous creusions le tunnel, j'ai entendu de merveilleuses légendes, notamment de la part du responsable de mon réseau, qui était à l'infirmerie pour une suite de blessure datant de son arrestation et qui ignorait que nous creusions un tunnel. Il m'a parlé notamment du tunnel, en me disant que de toutes façons, dans ce camp, il était impossible d'en creuser un, car la terre était sulfureuse et on n'aurait pas pu y respirer. Nous écoutions ces dires avec intérêt puisque, à l'époque, nous creusions tous les jours et nous ne ressentions aucun malaise malgré plusieurs heures passées sous terre.

4.8 Dimensions du tunnel

Je n'ai plus dans l'esprit les dimensions exactes mais il est vraisemblable que, de la chambre jusque près du puisard, le premier segment rectiligne mesurait douze mètres. Puis il obliquait assez brusquement vers la gauche pour rejoindre l'angle du puisard. Cette longueur était de deux mètres. La traversée du puisard qui avait deux mètres de côté et qui fut traversée en diagonale représente trois mètres.

Ensuite un mètre cinquante ont été réouverts dans le mâchefer, puis sont apparus les douze mètres tout creusés et voûtés restant du premier tunnel des communistes non effondrés ; enfin, sept mètres, plus cinq mètres, soit douze mètres. Le total faisait quarante deux mètres cinquante.

4.9 Liste des évadés

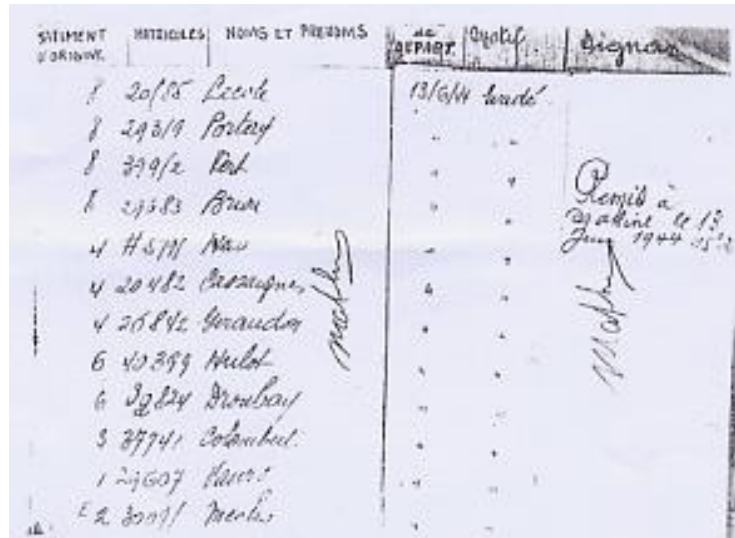
En ce qui concerne la liste des évadés, j'en suis réduit à ce qui est marqué sur le livre, où il n'y a que douze noms alors que je suis sûr que nous étions treize à nous évader. Parmi les gens qui ont reflué au cours de la panique se trouvait Fort, le policier du bâtiment 1, Régis et Dévemy du 4, et peut-être Radot, mais je ne sais plus s'il avait décidé de partir ou non, in extremis.

De la liste des évadés trouvés dans le livre qui m'a été adressé on peut retenir : Lécole, un Savoyard policier du 8, Portay qui était Kiki autre policier du 8, moi-même du 8, un autre du 8, Fort je ne me rappelle plus qui c'est. Ensuite du 4 nous avons Giraudon Marius l'homme à tout faire du tunnel, Cassaigne également du 4 qui devait être l'homme des corps francs, un

nom que l'on n'arrive pas à lire, Haw... qui est sûrement le couvreur communiste, puisque son numéro matricule est 5.795, donc un très ancien prisonnier. Les deux autres noms, Colombert et Vaur sont probablement les Niçois et c'est aussi probablement derrière eux qu'a été créée la panique.

Quant aux deux personnages du 6, Hulot et Droubay je ne me rappelle plus comment ils sont, ni qui ils sont...

Enfin Nicolas du 2, était le chef du bâtiment des galeux, à partir de la chambre duquel le tunnel a été creusé.



Extrait du cahier du sonderführer

| SITUATION D'ORIGINE | MATRICULES | NOMS ET PRÉNOMS | DEPART | Qualité | Signature |
|------------------------|------------|-----------------|---------|-----------|-----------|
| 1 | 20105 | Levent | 13/6/44 | travaille | |
| 8 | 29319 | Portay | " | " | |
| 8 | 39912 | Perk | " | " | |
| 8 | 29583 | Brun | " | " | |
| 4 | H 5111 | Nau | " | " | |
| 4 | 20482 | Besangne | " | " | |
| 4 | 20842 | Graudon | " | " | |
| 6 | 40399 | Hulot | " | " | |
| 6 | 32824 | Droubay | " | " | |
| 3 | 37741 | Colombert | " | " | |
| 1 | 29607 | Vaur | " | " | |
| 2 | 30091 | Nicolas | " | " | |

Reçu à
D'origine le 13
Juin 1944

Extrait du cahier du sonderführer

5 Après l'évasion

5.1 Avant la Libération

Après notre évasion, à l'arrivée à Paris nous fûmes accueillis dans un bistrot que l'un de nous connaissait et un employé du gaz résistant, qui connaissait tout le quartier, contacta à ma demande un marchand de meubles, monsieur Gurly, père d'un de mes condisciples en médecine, qui m'hébergea une huitaine de jours, avec Marius, à la condition que nous ne mettions pas le nez dehors, condition que Marius avait du mal à respecter, d'où quelques escapades furtives, qui nous valurent plusieurs remontrances de la part du père de mon ami. Finalement après huit jours, Marius partit prendre le train pour Clermont-Ferrand, déambulant dans le métro au bras de ma future femme qui lui servit de couverture jusqu'au quai du train. Quant à moi, je déménageai vers une autre planque, au square Desaix, chez ma future femme, dans un appartement situé au cinquième étage, doté de deux portes et d'une possibilité de fuite par les toits, où je restai caché jusqu'à la libération, ayant comme seules visites celles de mon frère, qui se glissait furtivement, la nuit, pour me voir.

Je sortis de ma cachette vers le 20 août 1944 pour assister aux délices de la libération de Paris, période où nous étions ivres de joie. Quelques jours avant la libération, mais sachant que les Allemands fuyaient, je suis sorti de mon trou pour aller voir les actualités dans un cinéma des Champs-Élysées, ce qui était tout de même imprudent. J'étais déjà sorti deux jours auparavant pour récupérer une fausse carte d'identité auprès d'un réseau connu de mon frère ; cette carte avait l'avantage de me faire naître à Athis-Mons dont le fichier communal avait été détruit par les bombardements, mais elle était, par ailleurs, d'une qualité si douteuse que je n'aurais pas pu m'en servir. La vision des actualités m'a intéressé ; elle se passait dans une demi-obscurité, car on rallumait toujours lors des actualités pour repérer les nombreux siffleurs ou manifestants divers.

Au retour, revenant à pied des Champs-Élysées vers le square Desaix par l'avenue Montaigne et le pont de l'Alma, nous avons vu, sur le Cours-la-Reine, une série de véhicules blindés, automitrailleuses stationnées, et l'un d'eux, le premier de la rangée, avait ses 4 énormes pneus lacérés du côté gauche et cet aspect éminemment cocasse d'un beau véhicule blindé recouvert de pneus ayant un aspect délabré me fit ébaucher un sourire, mais, au même moment, la sensation d'une présence m'amena à lever les yeux et à voir non loin du véhicule une sentinelle SS au regard peu amène, de sorte que mon sourire se figea rapidement, tandis que ma compagne et moi poursuivions notre chemin avec un calme apparent démenti par une subite tachycardie. Mais heureusement rien ne se passa.

À la même époque, mon frère, qui était agent de renseignement pour la France Libre mais avait poursuivi, tout au long de la guerre, son métier d'imprimeur qui constituait une véritable et excellente couverture, allait à son bureau près de la rue de Crimée et fut mis en joue, sans aucune raison, par un Allemand dans cette rue de Crimée. Il ne perdit pas son sang-froid et, comme il parlait couramment allemand, il réussit finalement à passer sans dommage.

Les temps étaient cependant loin d'être sûrs à cette époque, où les Allemands souhaitaient seulement deux axes libres dans Paris, un axe nord-sud, un axe est-ouest. L'axe nord-sud passait par la porte d'Orléans et un essai de barricade à ce niveau a été vite résolu par un char *Panther*, qui a fait deux ou trois allers et retours sur la barricade, associés à quelques coups de canon pour dissuader les riverains de recommencer. Plus prudents, les habitants du XVI^{ème} arrondissement, qui étaient loin de tout axe prioritaire, ont fait une barricade non pas sur l'avenue Mozart, mais sur une de ses perpendiculaires, la rue de l'Assomption, ce qui ne gênait personne, tout en s'en prenant quelques jours après la libération au concierge des nouveaux immeubles de cette rue, qui n'avait pas participé à la guerre, mais, étant italien, avait eu l'impudence en 1941 d'arborer une chemise brune.

Sur l'axe est-ouest, au pont de Passy, pont du métro aérien, futur pont de Bir-Hakeim, un groupe de FFI « héroïques », à bord d'une 11 légère située sur le pont, a tiré à coups de revolver, avant de s'enfuir par le pont, sur une colonne blindée allemande qui revenait de Normandie. Résultat, l'officier est rentré dans la tourelle, qu'il a refermée, a pointé et a tiré une rafale d'arme automatique sur les berges de la Seine près du pont d'Iéna où des gens se baignaient et où mon père a entendu siffler les balles à ses oreilles.

L'humour ne perdait jamais ses droits : c'est ainsi que, quelques jours avant la libération, nous avons pu voir errer un malheureux jeune soldat allemand au volant d'un camion militaire cherchant la Tour Eiffel et tous les gens qui le renseignaient le faisaient tourner dans le mauvais sens. Je me rappelle l'avoir vu à nouveau, couvert de sueur, cherchant toujours la Tour Eiffel, que l'on apercevait sur la droite et l'avoir, délibérément, fait tourner sur la gauche pour un tour supplémentaire.

5.2 La libération de Paris

Le jour de la Libération de Paris fut un grand moment. Il n'y avait plus de radios puisqu'elles avaient été confisquées sur ordre des Allemands depuis décembre 1943. Nous avons pallié cette disposition par des postes à galène, un peu plus délicats à manier. On savait que les troupes alliées approchaient de Paris par le sud et qu'elles étaient entrées dans la ville par la porte d'Orléans. Nous nous sommes mis en marche, Geneviève et moi, depuis le square Desaix et avons traversé la Seine au pont de Passy, puis suivi la rive droite jusqu'au pont de l'Alma, en voyant, au passage, en face, près de la Tour Eiffel, les fumées des tirs de fusil de quelques Allemands éparpillés. Arrivés avenue Montaigne vers 11h30, il nous a été signalé un danger de tir isolé survenant généralement vers midi, à partir d'un bunker situé sur le côté droit de l'avenue en venant de la Seine, bunker auquel on accédait par les égouts de Paris et où le tireur faisait des cartons à travers l'avenue en direction d'une ambassade située en face. Nous avons donc traversé cette zone en courant. Puis nous sommes parvenus aux Champs-Élysées, au milieu d'une foule grandissante, sans voir ni Alliés ni Allemands. Nous avons, ensuite, poursuivi vers Saint-Philippe-du-Roule, puis gagné, par la rue de Miromesnil, le boulevard Haussmann en face du début de l'avenue de Messine, où nous avons rencontré deux chars de la division Leclerc, couverts de fleurs et de civils, hommes et femmes, accrochés en grappes sur les deux chars. À ce moment, on a entendu dire : « des Allemands arrivent ». Immédiatement les deux chars français se sont vidés de leur personnel civil, qui s'est égaillé et réfugié dans les portes cochères du coin. Ensuite, on a pu assister à un spectacle inédit : du côté de l'avenue de Messine, une colonne de fantassins allemands la traversant lentement vers la rue de la Bienfaisance et, dans la rue de Miromesnil, la colonne de chars français remontant depuis le carrefour Haussmann-Messine, puis tournant bien leurs bouches de canons vers la gauche dans l'axe de la rue de la Bienfaisance et deux coups de canon suivis du silence. J'aurais bien été voir ce qu'il en était, mais ma future épouse n'a pas voulu.

Un peu plus tard ou le lendemain, nous avons vu remonter l'avenue Mozart par une colonne de la 2^{ème} DB qui cheminait lentement au milieu d'une foule enthousiaste, pour ultérieurement descendre à coups de canon un balcon du début de la rue de la Pompe, d'où des coups de feu avaient peut-être été tirés. Poursuivant notre chemin rue Duret, nous avons rencontré un GI américain de 1,85 m., adossé à un réverbère, avec à ses pieds le cadavre d'un Allemand recouvert de sa capote militaire vert-de-gris, et disant, en montrant le toit d'un immeuble tout en mâchant son chewing-gum : « *I am waiting* ». Quelques dizaines de mètres plus loin, nous vîmes un *Fieseler Storch* atterrir sur l'avenue de la Grande Armée.

Les spectacles de ces jours de libération étaient étranges et nous avons parcouru tout Paris à pied pour les observer. Ainsi, rue de Tilsitt entourant la place de l'Étoile, un lieu chaud puisque les hôtels de la Gestapo, le Majestic entre autres, n'étaient pas loin, j'ai vu une petite

camionnette à plateau tournant en rond autour de l'Étoile, portant sur son plateau deux énergumènes à brassard de Croix-Rouge, qui tiraient en l'air avec un petit 6,35. Deux jours plus tard, grande foule autour de l'Étoile, en haut de l'avenue de Friedland et de l'avenue Hoche et, comme au guignol, les gens hurlant « un tireur sur le toit » en désignant des lucarnes où on ne voyait rien, jusqu'à ce que j'entende dans mes oreilles une détonation déchirante provenant d'un vieux fusil Lebel, avec lequel un grand escogriffe moustachu situé dans mon dos venait de tirer en direction des lucarnes, où on vit apparaître des casques ayant heureusement échappé à la balle, car il s'agissait de soldats de la division Leclerc venus vérifier le toit.

Je passe sur l'horrible spectacle des malheureuses femmes tondues et parfois goudronnées sans qu'on sache si elles le méritaient vraiment et, de toutes manières, traînées et insultées par des gens dont on ne savait jamais bien quel pouvait avoir été leur réel degré de résistance avant la libération de Paris.

Le courage de la population n'a jamais été exemplaire, mais on ne peut leur en vouloir quand on connaît a posteriori le danger des rafles et des prises d'otages. Ceci peut toutefois aboutir à des situations cocasses, telle la déambulation dans l'avenue Mozart, huit jours après la libération, d'un soldat allemand de petite taille, pourvu d'un fusil en bandoulière exagérément long pour la taille de son propriétaire, qui marchait tranquillement en se retournant fréquemment, manifestement intrigué par le manège des gens, qui se rapprochaient de lui par derrière en grappes, puis s'égaillaient dès qu'il se retournait (comme au jeu de l'horloge). La situation dura jusqu'à ce qu'il se fasse arrêter au métro Ranelagh par un agent de police un peu plus courageux que les autres.

La police n'était pas non plus exemplaire dans ce domaine et l'un des agents de mon frère, inséré dans la milice sur ordre pour espionner celle-ci et ayant eu le grade de capitaine de la milice, fut dénoncé par sa concierge peu après la libération, ce qui lui valut une interpellation à son retour à domicile à bicyclette. Descendant de vélo et enlevant ses pinces de pantalon, il fut hélé par derrière en lui demandant ses papiers ; se retournant et mettant sa main dans la poche de sa veste pour sortir son portefeuille et ses papiers, il fut descendu de six balles de mitraillette pour « geste suspect ». Il n'est heureusement pas mort et cela m'a permis de voir sa carte d'identité baptisée avec son propre sang.

Plus tard en octobre 1944, j'hésitai entre m'engager dans les parachutistes avec entraînement en Angleterre, ce qui ne m'aurait pas permis de faire la guerre en Allemagne et m'aurait donné comme possibilité d'aller ensuite en Indochine ou rester pour continuer mes études et me marier, deuxième solution à laquelle je me suis finalement rallié, de sorte qu'après avoir fait une action de guerre clandestine, je n'ai finalement jamais été militaire et n'ai eu la Légion d'honneur à titre militaire que 48 ans plus tard en 1992.

5.3 Mes camarades en 1945

Ce n'est qu'à la fin de la guerre que j'appris ce qu'il était advenu de mes camarades François Jacquemin et Michel Bommelaer.

En effet, le seul à ma connaissance à ne pas avoir été arrêté avait été Georges Brûlé, grâce au message que j'avais pu faire transmettre au début de février 1944. Cela lui avait permis de partir en Angleterre et de revenir en 1944 à la libération de Paris sous un uniforme de parachutiste dans une unité combattante de *jeeps* parachutées.

C'est seulement à partir de mai 1945 que nous comprîmes l'horrible sort de nos camarades en voyant revenir les premiers déportés, que j'accueillais en tant qu'externe à la gare d'Orsay, où nous les passions au DTT. Nous les avons vu arriver habillés de pyjamas rayés et d'une maigreur horrifiante, rappelant les anorexies mentales au stade ultime, avec, notamment, la fonte des boules de Bichat et des masses musculaires temporales et massétérides qui leur donnait un aspect de tête de mort. C'est ensuite quand ils se déshabillaient que l'on découvrait

la maigreur des jambes et son contraste avec un abdomen volumineux. Montet, qui avait été le prisonnier adressé initialement à Mauthausen puis ramené à Compiègne pour y être libéré mais finalement redéporté à Dora dont il est revenu tuberculeux, a été hospitalisé dans un hôpital parisien où je lui rendis visite et où, tâtant sa cuisse, je m'aperçus avec horreur qu'on pouvait en faire le tour en joignant le pouce et l'index, ce qui, quand on songe à la taille d'un fémur, rend parfaitement vraie l'expression « la peau et les os ».

De mes autres camarades, les premiers à revenir furent Bommelaer et quelques autres. C'est alors que j'appris que le train du 27 avril 1944, où j'aurais dû être normalement et qui comprenait, outre *Miche* Bommelaer, François Jacquemin, Georges Thierry d'Argenlieu et bien d'autres, avait eu pour destination initiale Auschwitz avec un marquage par tatouage de l'avant-bras des futurs brûlés, qui restèrent plusieurs jours dans une baraque Adrian, serrés comme des harengs, condamnés à rester assis encastés en chevrons les uns dans les autres, jusqu'à ce que leur destination change et qu'on les ramène dans des « camps normaux ». La raison de ce passage à Auschwitz m'avait été donnée en 1945 comme résultant d'une volonté de représailles des Allemands pour l'exécution en Afrique du Nord de Pucheu, l'ex-ministre de l'intérieur de Vichy, volonté qui aurait été contrée efficacement par les Anglais prévenus par des Allemands de la Wehrmacht et menaçant alors d'exécuter autant d'officiers allemands prisonniers en Angleterre ; d'où ce changement secondaire d'orientation pour revenir vers un climat dit « normal ». C'est au cours de cette attente que Georges Thierry d'Argenlieu, déjà marqué par tatouage pour l'abattoir, fit une crise d'appendicite aiguë, ce qui déclencha une hospitalisation suivie d'intervention chirurgicale et prise en charge pour ce faire dans un hôpital militaire allemand avec draps blancs, nurses et tout le décorum avant le retour après guérison au camp de Buchenwald. Ceci étant, il m'a été dit récemment par Frilet que l'histoire du convoi de représailles est fautive et qu'il se serait agi d'une erreur d'aiguillage du convoi, ce que j'ai du mal à croire connaissant la méticulosité des Allemands et leur tenue impeccable des livres de l'horreur, constatée dans les diverses enquêtes faites après-guerre.

Michel Bommelaer fut ensuite ramené avec son convoi d'Auschwitz à Buchenwald, il fut accueilli par notre chef déjà déporté, Vic Dupont, que j'ai connu plus tard en 1946 comme interne à Bicêtre, lui finissant son internat, moi commençant le mien. *Miche* Bommelaer devint ensuite le médecin chef de Flossenbürg, où il fut libéré par les Américains de l'armée Patton, dont mon frère, qui suivait l'exode du camp en découvrant les chapelets de cadavres le long de la route.

Seul Jacquemin manquait à l'appel alors qu'on savait qu'il avait été libéré vivant, de sorte que toutes les inquiétudes étaient permises, mais il réapparut deux mois plus tard en m'expliquant son périple. Il avait, après Auschwitz, été envoyé près de Magdebourg dans une mine de sel. Quand on lui a demandé son métier, -il était artiste peintre-, il s'est déclaré plombier, ce qui lui a probablement sauvé la vie car, au lieu de fouiller en bas dans la mine, il a travaillé en surface à poser et réparer des tuyaux, de sorte qu'en fin de parcours, il n'était pas trop mal. Il m'a cependant raconté l'exode terrifiant de tous les camps que l'on évacuait en colonnes sur les routes, en « descendant » tous les trainards, de sorte que les sujets atteints de dysenterie n'avaient le choix que de courir en avant pour avoir le temps de déféquer avant d'être dépassés par la colonne ou de se laisser vider dans le pyjama rayé. Il m'a dit qu'ensuite, à un moment, sont apparus des chars américains et qu'alors les sentinelles ont levé les bras, mais « elles ne les ont jamais rebaissés et on ne les a pas retrouvées », ni les hommes, ni leurs vêtements, ni leurs armes, tout ayant été réduit en miettes, ce qui donne une idée de la puissance de la haine accumulée. Après sa libération, se sentant en pas trop mauvaise santé, François Jacquemin a décidé de rentrer à pied et est parti avec des Russes qui ne parlaient que leur langue. Ceux-ci entraient dans les fermes et, aux fermiers terrorisés, demandaient par gestes des poules et des poulets qu'on leur amenait illico et qu'ils égorgeaient, puis les cochons qui subissaient le même sort, après quoi le fermier et sa famille y passaient à leur

tour. Après deux fermes traitées selon ce modèle, Jacquemin se dit que la situation devenait dangereuse et il quitta les Russes pour rentrer seul à pied. Bien lui en a pris, car les Russes ont été pris par les Américains et pendus.

Nous avons eu quelques réunions amicales par la suite de membres de notre réseau, où chacun était avide de connaître les situations vécues par les autres ; puis nous avons repris nos vies professionnelles respectives et nous ne sommes plus vus que de loin en loin, sauf Georges Brûlé que j'ai vu durant de longues années à l'hôpital Foch où nous consultations l'un près de l'autre.

5.4 Les procès de la Libération

Durant les derniers mois de l'année 1944, après la libération de Paris, j'avais eu une conversation avec deux officiers de renseignement du réseau Vengeance, qui m'ont interrogé sur notre vague d'arrestations de janvier 1944, puisque j'en étais, à l'époque, le seul rescapé et je leur ai expliqué, preuves à l'appui, le rôle de *Jacques*, dont on ne savait où il était à l'époque. Je n'ai eu d'autres nouvelles que beaucoup plus tard en fin 1945 ou 1946.

En novembre 1945 ou 1946, je fus convoqué à la PJ de Paris pour savoir si je connaissais des gens de la bande Bony-Laffont car, initialement, j'avais parlé, après la libération, de la bande de la rue Lauriston, à laquelle nous pensions nos gestapistes inféodés, ce qui n'était finalement pas le cas pour la bande de Rudy. Je fus reçu par un jeune inspecteur de police, 25 ans environ (j'avais 23 ans à l'époque) et il me fit entrer dans son bureau où un individu de 50 ans environ se tenait assis derrière le bureau, parfaitement à l'aise et apparemment chez lui ; cet individu que je ne connaissais pas était en réalité l'inspecteur Bony. Exit Bony et on fit entrer Laffont : changement de décor complet, Laffont était un grand gaillard, mais il était menotté entre deux policiers et il avait la « tête au carré » et les paupières bleutées ; il est vrai qu'il n'avait jamais été de la maison. Je ne le connaissais pas plus, mais je pris la photo du traitement si différent de deux êtres qui avaient été unis pour le pire.

Ceci me rappelle la rencontre au camp de Compiègne de l'ensemble du bureau de la Sûreté de Nice, commissaire en tête, qui hurlait après la Gestapo car on les avait torturés, en nous expliquant qu'entre collègues cela ne devait pas se faire. Je fis observer au commissaire que, dans la mesure où la Gestapo nous tabassait, je trouvais normal qu'elle leur fit la même chose ; puis, pris d'un doute et sachant que mon interlocuteur avait été commissaire à Alger avant la guerre, je lui dis :

- mais vous, les Arabes, vous ne les frappiez pas ?
- bien-sûr que si, sinon ils n'avouaient jamais.

CQFD.

Au printemps 1947 ou 1948, se déroula le procès des gestapistes français qui nous avaient arrêtés et torturés en janvier 1944, parmi lesquels la secrétaire de *Jacques*, jolie fille qui mourut tuberculeuse, le policier exophtalme qui m'avait arrêté, le pervers baigneur de service et quelques autres. J'eus dans ce procès d'assises une image intéressante et assez répugnante des procès de la libération. En entrant dans la salle, ma femme me dit : « ils ont une sale tête » et je fus obligé de lui répondre : « calme toi... ce sont les jurés ! ». Et effectivement, ce procès d'assises n'avait de procès que le nom. Seul l'avocat général Lindon était correct et faisait son travail honnêtement sans hargne. Les avocats de la défense défendaient leurs clients du bout des lèvres et en arborant tous des médailles de la Résistance, dont on ne savait pas trop comment ils les avaient gagnées. Quant au Président, il était d'une partialité révoltante, empêchant pratiquement les accusés de se défendre et nous pensions, mes camarades et moi, qu'il eut été plus honnête de les fusiller sans jugement que de pratiquer cette parodie de justice. J'y appris, cependant, quelques ficelles d'avocat qui me servirent par la suite. En effet, un des avocats de la défense me demanda à quoi je reconnaissais son client (le baigneur du groupe) et, notamment, si c'était à ses vêtements (3 ans après !) et je répondis avec la fougue

de la jeunesse : « non, pas à ses vêtements,... à sa sale gueule », ce qui déclencha l'hilarité de la salle. Tout ce joli groupe fut finalement condamné à mort et exécuté sauf la fille qui mourut en prison de tuberculose. À l'époque *Jacques* ne fut pas jugé dans les procès d'assises de Paris car il fut abattu par des résistants de notre réseau Vengeance le 21 août 1944.

<http://chantran.vengeance.free.fr/>